

Bourg, Pierre
Théâtre

HÉATRE DE PIERRE BOURG

TOME VII

■

A NAZARETH

Pièce en quatre tableaux



EDITIONS DE LA RAMPE

AVENUE D'AUDERGHEM, 4, BRUXELLES

Hommage
à Monsieur Camille Poupeye,
le distingué auteur d'ouvrages sur le
théâtre et critique dramatique
Pierre Bourg
20.12.1938

A NAZARETH

DU MEME AUTEUR :

Théâtre :

Tome I. — *BEETHOVEN* ou *L'HEROIQUE.* — *LA CONQUETE DU BONHEUR* (épuisé)

Tome II. — *LA VINDICTE.* — *LA CHAINE.*

Tome III. — *DANS LES FLEURS.*

Tome IV. — *CIMES ET ABIMES.*

Tome V. — *BLANCHE-NEIGE* (2e édition).

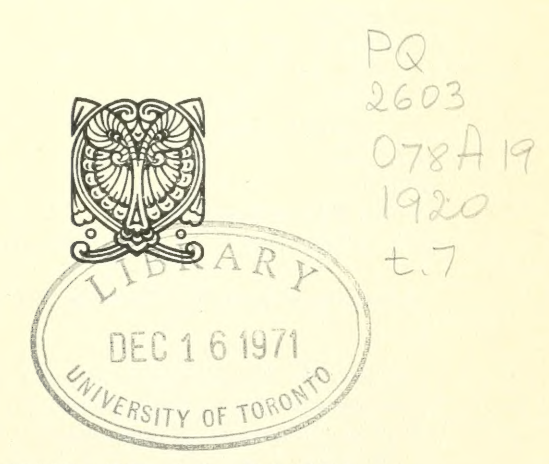
Tome VI. — *LE MASQUE.*

THÉATRE DE PIERRE BOURG

TOME VII

A NAZARETH

Pièce en quatre tableaux



EDITIONS DE LA RAMPE

AVENUE D'AUDERGHEM, 4, BRUXELLES

PERSONNAGES :

JESUS, 30 ans.
SAMUEL, 26 ans. ⎫
JOSEPH, 22 ans. ⎬ ses frères.
LEVI, 18 ans. ⎭
HELIEL.
MATHAN.
UN SCRIBE.
1er PHARISIEN (Hosias).
2me PHARISIEN.
UN HOMME.

MARIE, mère de Jésus, Samuel, Joseph, Lévi et Sarah.
MYRIAM, 20 ans.
SARAH, 19 ans.
RACHEL, 19 ans.
LA FEMME BALEM.
SALOME.
HADA.
UN PETIT GARÇON.
DES HOMMES ET DES FEMMES.

L'action se passe à et près de Nazareth.

Le Jésus de cette pièce n'est pas celui des Evangiles, cet homme d'environ 33 ans que la plupart des artistes représentent portant moustache et barbe pleine. Ce Jésus-ci est un peu plus jeune. Il a de longs cheveux bouclés qui lui tombent sur les épaules, mais sa figure est imberbe, un Jésus comme celui de Luini disputant avec les docteurs.

TABLEAU I

LA FAMILLE DE JESUS A NAZARETH

Pièce pauvre, éclairée par la porte qui est au fond et donne sur la rue. Cette pièce sert à la fois d'atelier, de cuisine et de chambre où l'on se tient ordinairement. Le mobilier consiste en un établi de menuisier-charpentier, quelques lits pour les hommes, une huche peinte, des sièges, une table en style égyptien, mais très simple.

Une porte à gauche conduit à la chambre à coucher des femmes.

Une autre porte à droite s'ouvre sur une ruelle.

SCENE PREMIERE

MARIE, JESUS, LEVI (*puis*) JOSEPH

JESUS rabote une planche sur l'établi. LEVI fabrique une porte. MARIE, à la huche, pétrit du pain.

JOSEPH entre au fond. Il est charron, mais il ne peut pas travailler. Il s'est fait une blessure à la main droite qui est bandée.

JOSEPH. — Saviez-vous que Philippe, fils de Zalma, répudie sa femme? Je viens de l'apprendre.

MARIE. — Oh, pourquoi la renverrait-il, alors qu'il a vécu avec elle pendant des années?

JOSEPH. — Je l'ignore.

MARIE. — Mais on ne peut rien reprocher à cette femme. Je la connais très bien. Aussi je ne puis croire ce que tu dis.

JOSEPH. — Pourtant c'est ainsi, mère.

LEVI. — On t'a fait avaler une bourde.

(*Joseph regarde Lévi et... hausse les épaules. Cependant*)

JESUS, avec reproche. — Lévi!

MARIE. — Non, Joseph, tu as mal entendu ou tu es mal renseigné.

JOSEPH. — Je te jure, par ma tête, que c'est vrai.

JESUS, interrompant son travail, et doucement. — Il ne faut pas jurer, Joseph.

JOSEPH. — Mais quand on ne veut pas vous croire —!

JESUS qui toujours parle d'un ton calme et doux et ne prend jamais celui d'un prédicateur. — Ce n'est pas un motif. Il ne faut pas jurer du tout, jamais, ni par ta tête, car tu ne peux faire devenir un seul cheveu blanc ou noir, ni par le Ciel, car c'est le trône de Dieu, ni par la terre, car c'est son marchepied. (1)

(1) Mathieu V, 34-36.

(Il reprend son travail. — Ses frères et sa mère le regardent étonnés.)

LEVI, aux autres. — D'où lui viennent de telles paroles?

JOSEPH. — C'est le langage des Prophètes —

LEVI. — Ou du Psalmiste.

JOSEPH. — Il les lit assidûment. Il va souvent à la synagogue.

MARIE. — Et il a beaucoup de mémoire.

SCENE II

LES PRECEDENTS. SARAH

(Elle porte sur l'épaule une cruche qu'elle soutient de la main.)

SARAH, à part, à Jésus. — Myriam me quitte. Nous nous sommes rencontrées au puits. Elle t'envoie ses amitiés.

JESUS sourit.

JOSEPH, à Jésus. — Alors, si nous ne pouvons jurer, comment donnerons-nous plus de force à notre affirmation, quand on ne veut pas admettre nos dires?

MARIE, à Sarah, qui dépose la cruche à terre dans un coin frais. — Joseph nous raconte que Philippe, le fils de Zalma, aurait répudié sa femme, et je ne veux pas le croire.

JESUS, à Joseph. — Il faut dire : Oui, oui! Non, non! Ce qu'on dit de plus vient du Malin. (1)

JOSEPH. — Comment, du Malin?

MARIE. — Ton frère a raison, Joseph. Aujourd'hui tu jures sans nécessité par ta tête ou par autre chose qui doit t'être cher ou sacré, et cette chose tu la profanes. Demain tu abuseras du nom du Seigneur, et il est écrit : Tu n'abuseras pas du nom du Seigneur. Car le Seigneur ne laissera pas impuni celui qui abuse de son nom. (2)

JESUS. — C'est un des dix commandements.

JOSEPH. — Je le sais bien. Ne connaîtrais-je plus les dix commandements maintenant!

LEVI. — Tu n'en a pas l'air.

JOSEPH. — Toi, gosse, avant d'en juger, va d'abord les apprendre. (*Aux autres.*) Ce n'est pas parce que, pendant mes loisirs, je joue de la flûte et compose des danses ou des chants, que je ne connaîtrais pas les prescriptions de Moïse.

MARIE. — Alors?

---

(1) Mathieu, V, 37.

(2) 2 Moïse, XX, 7.

JESUS. — Beaucoup les connaissent et ne les appliquent pas... bien.

(*SAMUEL entre, vivement et fiévreux. Ouvrier forgeron, il ne travaille plus depuis la veille parce que son patron le paye mal.*)

SCENE III

LES PRECEDENTS, SAMUEL

MARIE. — Qu'as-tu donc, Samuel? Comme tu es rouge et agité!

(*Les autres le regardent.*)

SAMUEL, en rage. — Ce Jude, fils de Jacques! — Ah!

MARIE. — Je craignais que tu n'aies disputé avec ton patron parce qu'il ne veut pas t'augmenter.

SAMUEL. — Pourquoi disputerais-je à ce sujet avec Simon! Je me contente de ne pas travailler. Il cédera bientôt. Car il a tort et le reconnaîtra. — Non, ce n'est pas Simon, c'est ce Jude —

JOSEPH. — Que t-a-t-il fait, Jude?

SAMUEL. — Ce qu'il m'a fait! J'étais près du puits que Sarah et Myriam venaient de quitter.

Je causais tranquillement avec Léa, la fille de Joram —

LEVI. — Ton amie —

SAMUEL. — Voilà que ce Jude, ce sale jaloux, arrive brusquement, me crie que je lui enlève son aimée, alors que je ne savais point qu'il s'était épris d'elle, et, avant que j'aie le temps de l'empêcher, il me frappe en plein visage.

LES AUTRES, excepté Jésus. — Oh!

SAMUEL. — Et puis le lâche se sauve, à toutes jambes, et disparaît dans le fouillis des ruelles.

JOSEPH. — En effet, il faut être lâche!

SAMUEL. — Ah, ma joue brûle encore sous l'affront! — Mais nous nous retrouverons. Je vais l'attendre près de sa maison et je me vengerai.

(*Les huit répliques suivantes se succéderont rapidement.*)

JOSEPH. — Bien sûr qu'il faut te venger.

LEVI. — Et tout de suite.

MARIE, grondante à Joseph et à Lévi. — Vous versez encore de l'huile sur le feu, vous!

SARAH. — Au lieu de calmer votre frère!

SAMUEL. — Œil pour œil, mère! Dent pour dent! J'y cours. (*Mais*)

JESUS, s'avançant vers la porte. — Le Seigneur a dit : A moi, la vengeance, les représailles! (1)

(1) 5 Moïse XXXII, 35 — Romains XII, 17-19.

SAMUEL, toujours en colère. — Tais-toi, prédicateur!

JESUS, calme mais avec autorité. — Samuel! Tu oublies que je suis l'aîné. (1). (*Un temps.Puis*)

SAMUEL, moins rude. — C'est vrai.

JOSEPH, à Jésus. — Toi, tu ne pouvais pas parler autrement.

LEVI. — Nous ne sommes pas à la synagogue ici.

SAMUEL, à Jésus. — Tu crois connaître les Anciens et les Ecritures et tu ne sais pas qu'il est écrit, en plusieurs endroits : Œil pour œil, dent pour dent. (2) Le Seigneur a fait dire à nos pères par Moïse : Le mal que vous aurez fait à un autre, on vous le fera. (3)

JESUS qui, déjà plus grand que ses frères, se redresse encore. — Quand Moïse conduisit nos pères hors de l'Egypte, il n'y avait pas encore de Loi. Il en fallait une, très sévère, contre les querelleurs, les malfaiteurs, les assassins, sinon que devenaient les bons, les justes, que devenaient l'ordre de la communauté, la communauté elle-même! — Dans les endroits dont tu parles, le Seigneur

---

(1) Mathieu I, 25 — Luc II, 7.

(2) 2 Moïse XXI, 24 — 5 Moïse XIX. 21.

(3) 3 Moïse XXIV. 20.

par les tables et la bouche de Moïse, établit la Loi qui appliquera le nouveau commandement. Et c'est le tribunal, le juge qui prend œil pour œil, dent pour dent. Mais toi et moi et les particuliers en général, nous ne le pouvons pas. Nous n'avons pas ce droit. Nous ne pouvons pas rendre le mal pour le mal. Au contraire, il est écrit : Ne dis point : Je rendrai le mal qu'on m'a fait.

SAMUEL. — Où cela est-il écrit?

JESUS. — Dans les Proverbes. (1).

SAMUEL. — Pourtant Samson l'a rendu, le mal, en se vengeant des Philistins qui lui avaient crevé les yeux.

LEVI. — Et Dieu lui-même l'y a aidé. Sur sa prière il lui a donné la force de faire crouler le temple de Dagon où il était avec la foule des Philistins qui y festoyaient.

SAMUEL. — Et tous furent tués. (2)

JESUS. — C'est l'Eternel lui-même qui, par les bras de ce fidèle et ardent serviteur, a exterminé ses féroces ennemis, ces idolâtres dont l'orgueil se moquait du Maître des cieux et des hommes. (*Puis, après avoir regardé ses frères avec des yeux où se lit la supériorité de l'intelligence et de la bonté.*)

(1) Proverbes XX, 22.

(2) Juges XVI.

Dans le livre de Moïse que tu invoques il est dit aussi : Tu ne te vengeras point et tu ne garderas point de ressentiment contre les enfants de ton peuple. (1)

SAMUEL, vivement. — Ne pas garder de ressentiment contre celui qui m'a frappé, qui m'a outragé!

JESUS. — C'est difficile mais d'autant plus beau. Il faut pardonner.

SAMUEL. — Les méchants ne méritent pas le pardon —

JOSEPH. — Mais le châtiment.

LEVI, vite après Joseph. — Le châtiment!

SAMUEL. — Le Seigneur n'a pas pardonné à ses ennemis, les Egyptiens, les Philistins —

LEVI. — Les Syriens —

SAMUEL. — Il les a exterminés.

JESUS. — Il l'a fait parce que, poussés par Belzébuth, ils s'obstinaient dans leur haine contre Lui, parce qu'ils abolissaient partout son culte et le remplaçaient par celui de leurs infâmes idoles. D'ailleurs je vous l'ai rappelé tantôt. Le Seigneur a dit : « A moi la Vengeance ». Mais il pardonne aussi. A toi qui crois en lui, ne te pardonne-t-il pas tous les jours tes offenses! Il faut pardonner aussi, Samuel.

---

(1) 3 Moïse XIX, 18.

SAMUEL. — Pardonner! Si vite! Si facilement! Mais c'est paraître, devant les gens, un lâche, quand on ne l'est pas.

JOSEPH. — C'est avoir l'air de supporter une offense parce qu'on n'a pas le courage d'en demander réparation.

JESUS. — Le lâche, ici, c'est Jude qui s'enfuit après t'avoir frappé. Et pourquoi s'enfuit-il? Parce qu'il connaît ton courage, comme tous les Nazaréens le connaissent.

SARAH. — Il l'a prouvé quand il a pénétré dans une maison en feu et qu'il a sauvé une femme.

JESUS, à Samuel. — Et la façon dont tu te défends contre l'offense montre que tu n'es pas un lâche. Tu n'as pas peur de Jude. Tu brûles, au contraire, d'aller le retrouver —

SAMUEL. — Oui, je brûle de lui rendre sa gifle. Et tu me retiens ici! (*Il veut sortir.*)

JESUS. — Samuel!

SAMUEL. — Encore! (*Il s'arrête.*)

LEVI, à Jésus. — Laisse-le donc aller!

JESUS, avec autorité. — Nous devons pardonner non seulement parce que Dieu nous pardonne nos offenses, mais encore pour un autre motif.

SAMUEL. — Ah! Lequel?

JESUS. — Parce qu'au commandement : Tu

ne te vengeras pas, notre Père céleste a ajouté : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. (1)

MARIE. — C'est vrai. Combien de fois l'ai-je entendu!

SARAH. — On nous l'a encore lu, à la synagogue, l'avant-dernier sabbat.

JESUS. — Nous ne sommes jamais assez bons, mes frères. Si les hommes étaient meilleurs, il n'y aurait pas de haines, de coups, de sang versé, de meurtres, de guerres féroces. Toutes ces choses abominables arrivent parce que l'homme écoute la voix des démons qui s'emparent de lui. Chassons hors de nous les démons.

MARIE. — Jésus a raison, soyons bons, mes enfants. Comme votre père Joseph l'a été.

SAMUEL. — Seul celui qui regrette sa faute, mérite qu'on soit bon envers lui —

JOSEPH. — Et qu'on lui pardonne.

SAMUEL. — Si Jude persiste dans sa rancune et que je me montre trop vite prêt à oublier, il recommencera et m'offensera encore.

JESUS. — Tu lui pardonneras encore.

LEVI s'arrête dans son travail et vivement se redresse.

SAMUEL. — Comment! Je — !

---

(1) 3 Moïse XIX, 18.

JOSEPH, presque en même temps. — Ah! Par exemple! Mais ce serait stupide! — Se laisser maltraiter sans opposer de résistance!

JESUS. — Il faut plutôt souffrir le mal que de le faire.

SAMUEL. — Et le respect de moi-même! Ma dignité d'homme et mon honneur, qu'en fais-tu?

JESUS. — Le respect de nous-mêmes, le sentiment de notre dignité, de notre honneur sont des qualités que nous devons avoir. Ce ne sont pas les plus hautes, et elles se transforment facilement, trop souvent en orgueil, en vanité vite froissés, vite rancuniers. Notre plus haute qualité, c'est la bonté. Quand celle-ci est en conflit avec les autres, elle doit l'emporter. — D'ailleurs, c'est ton adversaire, dans sa méchanceté obstinée, qui est à plaindre, non pas toi.

SAMUEL. — Pardonner à quelqu'un qui ne regrette pas sa méchanceté! Les hommes riront de moi, me mépriseront.

JESUS. — Oui, les esprits ordinaires, vulgaires. Le jugement des hommes n'a aucune importance. Ne t'en inquiète pas. C'est celui de Dieu qui compte.

JOSEPH. — Mais c'est injuste aussi. Dieu ne peut pas vouloir l'injustice.

JESUS. — Pardonner et souffrir injustement est plus difficile, mais aussi beaucoup plus beau,

plus méritoire que haïr, maudire, se venger. Si tu parviens à pardonner en souffrant sous l'outrage, tu t'élèveras, tu te purifieras, tu verras les portes du Ciel s'ouvrir devant toi. Si tu gardes rancune, elles te resteront fermées. Car comment Dieu te pardonnerait-il encore tes fautes, si tu ne pardonnes pas! — Ne veux-tu donc pas ressembler à ton Père céleste?

SAMUEL. — Ressembler à —! Mais c'est impossible! Moi, une faible créature humaine, ressembler à —

JESUS. — Il faut y tendre de toutes nos forces. Préfères-tu être comme les païens qui ne pardonnent pas et se déchirent entre eux? — Ne veux-tu pas être digne d'entrer dans le royaume des cieux... qui est proche?

MARIE. — Oui, on l'annonce de toutes parts.

JESUS. — Va, mon bon Samuel! Va trouver Jude. Explique-toi avec lui. Il t'écoutera.

SAMUEL. — Il ne m'écoutera pas. Parce que je ne veux pas renoncer à Léa. Car nous nous aimons. Si encore, auparavant, elle lui avait accordé son amitié. Mais il n'en est rien. Elle me l'a dit.

JESUS. — Vous vous réconcilierez. Du moment que toi tu le veux sincèrement, le Seigneur t'inspirera de bonnes paroles, et tu te feras de Jude un

ami. Tu en seras heureux au plus profond de ton âme et les anges là-haut s'en réjouiront avec toi. (*Un silence.*)

SARAH, à sa mère. — On dirait que ses paroles lui viennent du Ciel.

JOSEPH. — Tout cela, Jésus, est très beau dans ta tête, mais ce ne sont que des rêves. Oui, tu es un rêveur.

SAMUEL. — Il me semble aussi.

JOSEPH. — La réalité est tout autre. Dans ce monde ce n'est pas la Bonté qui triomphe, c'est la force et la ruse.

SAMUEL. — C'est vrai. Combien de fois le peuple de Dieu a-t-il saigné sous la lourde main des conquérants idolâtres! Encore aujourd'hui une grande nation païenne l'opprime —

LEVI. — Et lui extorque des impôts et des dîmes et des péages.

JOSEPH. — La bonté est persécutée et l'a toujours été. Saül poursuit David.

SAMUEL. — Elie doit se sauver dans le désert.

LEVI. — Daniel est jeté dans la fosse aux lions.

SAMUEL. — Les Macchabées, martyrs de leur foi, sont affreusement suppliciés.

JOSEPH. — Et toi aussi, Jésus, si tu persistes dans ces idées-là, si tu les montres trop ouvertement, je crains qu'un jour on ne te bafoue —

LEVI. — Joseph a raison... pour —

JOSEPH, à Lévi, en l'interrompant. — Tu sais voir cela, toi?

LEVI. — Parfaitement. Pour une fois tu n'as pas tort.

JESUS. — Oui, les méchants sont tellement nombreux ici-bas que les bons depuis Abel jusqu'à nous, ont toujours été des victimes.

JOSEPH. — Et moi je ne veux pas être une victime.

SAMUEL. — Ni moi.

JOSEPH, à Lévi. — D'un frère pas plus que d'une autre personne.

LEVI, à Joseph. — Tout à fait comme moi.

JESUS. — Vous préférez être des méchants.

MARIE. — Oh!

JESUS. — Et vous quereller même entre vous. (*Il regarde Joseph et Lévi.*)

SAMUEL. — Non, nous ne voulons pas être des méchants —

JOSEPH. — Mais pas trop bons non plus.

LEVI. — Ce serait être bêtes.

JESUS, encore à Joseph et à Lévi. — Ne pas être trop bons! Pour dire cela, comme vous êtes d'accord, vous qui ne vous entendez jamais. — Encore une fois, si vous ne vous aimez pas les uns

les autres et ne pardonnez pas les offenses, n'espérez pas que le Seigneur vous pardonnera les vôtres. — Au demeurant, la Justice n'a-t-elle pas été instituée pour juger, pour punir!— Et puis les méchants ne régneront plus longtemps. Maintenant, il est vrai, Satan est le prince du monde et on lui obéit. Les prophètes et les justes sont persécutés. Les prêtres et les docteurs n'appliquent pas la Loi qu'ils ordonnent aux autres d'observer. (*Jésus, Marie et Sarah diront le reste de la scène avec une exaltation grandissante.*) Mais Dieu, mes frères, est plus fort que le Démon. Il se réveillera et vengera ses fidèles. Le jour est proche —

MARIE. — Je le pense aussi. Trop longtemps la méchanceté a duré.

JESUS. — Il est écrit : Quand le sceptre sera ôté de Juda (1), le héros, le Messie, viendra, le Sauveur. Et le sceptre est ôté de Juda —

MARIE. — Et l'Envoyé de Dieu apparaîtra.

SARAH. — Oui, il naîtra de la race de David. (2)

JESUS. — Et il établira le règne de la Justice, de l'Amour, de la Bonté. D'ailleurs si, contraire-

---

(1) Moïse IXL, 10.

(2) 1 Chroniques, XVII, II.
1 Moïse, XXII, 18.

ment à notre attente, la venue du Messie était encore lointaine, la Bonté, elle, ne tardera pas à prévaloir. C'est elle qui sauvera le Monde. Sa lumière divine guidera l'Humanité, la réconfortera, embellira son existence, qui, autrement, ne serait qu'une froide et horrible nuit. — Et si je dois souffrir pour que la Bonté règne partout autour de moi, je souffrirai volontiers. S'il le faut, je m'immolerai sur son autel.

(*Un temps, Puis*)

SAMUEL. — Je pardonne à Jude.

JESUS. — Ah!

(*Lévi et Joseph regardent Samuel avec étonnement.*)

SAMUEL. — Mais il ne faut pas qu'il recommence.

RIDEAU

TABLEAU II

A NAZARETH. UN JOUR DE SABBAT. LA PLACE DE LA SYNAGOGUE

Sur les degrés de ce bâtiment qui est à droite, sont assis JESUS et ses amis HELIEL et MATHAN. — Une rue s'ouvre à gauche, une autre à droite.

Au fond de la scène, un mur d'une hauteur d'environ une aune (80 cm.) sépare la place d'un fossé assez profond dans lequel un ruisseau coule.

SCENE PREMIERE

MATHAN. — Oh, regardez! Voilà le pharisien Hosias, cet homme riche, qui vient dans la rue. Il porte aux bras de larges phylactères. (1)

JESUS. — Oui, ils écrivent des passages de l'Ecriture sur de petits morceaux de parchemin qu'ils s'attachent aux bras.

MATHAN. — Et parfois au front.

JESUS. — Ces commandements de l'Ecriture devraient être inscrits plutôt dans leurs cœurs, mais ceux-là sont vides ou pleins de boue. — Hosias dit ses prières, naturellement.

---

(1) Mathieu XXIII, 5.

HELIEL. — Oui, et il tourne la tête à droite et à gauche pour voir si on le regarde.

JESUS. — Ah, l'hypocrite! — Vous me connaissez, mes amis, vous savez que je ne dis pas de mal des autres, que je n'envie personne —

HELIEL. — Oui, tu te contenterais de te nourrir de lait et de dattes.

JESUS. — Et que je ne suis pas querelleur —

MATHAN. — Au contraire, tu es doux et bon, peut-être trop bon.

JESUS. — Mais quand je vois ces Pharisiens dire ainsi leurs prières en public pour être vus des hommes, comme ils font d'ailleurs toutes leurs actions (1) prétendument pieuses ou bonnes, il faut que je fasse un effort, un grand effort pour ne pas me mettre en colère. Où lit-on que notre Seigneur veut que nous lui adressions nos demandes dans la rue devant les gens! Quand nous prions, entrons dans notre maison et fermons la porte, comme fit Elisée auprès de l'enfant de la Sunamite. Et notre Père qui est partout, nous entendra et nous exaucera, comme il a exaucé Elisée en rendant la vie à l'enfant. (2)

MATHAN. — Et ce Pharisien, si ce n'était

(1) Mathieu, XXIII, 5.

(2) 2 Rois. IV 33 — Mathieu VI, 6.

pas le jour du sabbat, nous le verrions dans ces mêmes rues, accompagné de son domestique qui sonnerait de la trompette (1), comme il a fait hier encore, pour annoncer que son maître va distribuer des aumônes, et les pauvres arriveraient et tendraient la main.

JESUS. — Ah, ces faux dévots qui sonnent de la trompette quand ils donnent aux malheureux, alors que la main gauche ne doit pas savoir ce que fait la droite (2). Mais croient-ils donc que notre Père ne connaît pas le fond de leur cœur? En vérité, je vous le dis : Pratiquer l'aumône ainsi est pire que de ne pas la faire du tout. Dieu voit leur désir de paraître, leur vanité, leur orgueil. Plein de dégoût, il se détourne d'eux et loin de les récompenser, il les punira. Car celui qui s'élève sera abaissé. (3)

MATHAN. — Il continue d'avancer, notre saint homme, et voilà qu'il donne de la tête contre un mur.

HELIEL. — Parce que, passant devant une jeune femme, il a fermé les yeux pour ne pas la voir.

(*Lui et Mathan rient.*)

---

(1) Mathieu, VI, 2.

(2) Mathieu, VI, 3.

(3) Luc XIV, 11.— Mathieu XXIII, 12.— Ezéchiel XXI, 31.

MATHAN. — Et il s'essuie le front qui saigne.

JESUS. — Si leur cœur était pur et non pas trop facilement envahi par des appétits troubles, des désirs mauvais, ils ne sentiraient pas le besoin de marcher dans la rue, les yeux fermés.

(*Le Pharisien approche.*)

SCENE II

Du côté opposé un PETIT GARÇON arrive, grimpe sur le mur, y court un moment et... tombe dans le fossé.

A peine Jésus s'est-il aperçu de cet accident qu'il se précipite pendant que quelques autres personnes accourent. Il enjambe le mur et disparaît de l'autre côté, dans le fossé.

Entretemps Héliel est vite allé chercher chez lui, c'est-à-dire dans une des maisons les plus proches, une échelle de deux mètres environ qu'il descend dans le fossé et appuie contre le mur.

Le Pharisien et un collègue qui l'a rejoint, arrivent auprès de tous ces gens. Les assistants se penchent par-dessus le mur ou parlent ou crient.

HELIEL. — Il est tombé d'une hauteur d'environ deux aunes et demie, mais heureusement il y a ce talus couvert d'herbe —

MATHAN. — Qui a amorti le choc.

SALOME, la mère, *dans un cri, pendant que Jésus remonte, à l'échelle, avec l'enfant sur le bras.* — Seigneur! Il est tout blême et ne bouge plus. Il est mort! Et c'est ma faute! J'ai bavardé avec Hada au lieu de le surveiller.

HADA. — Courage, Salomé.

MATHAN. — Mais il n'a pas de blessures, rien qu'une petite égratignure à la main.

HELIEL. — Il ne saigne pas.

JESUS est arrivé en haut du mur. Pendant qu'il remet l'enfant à la mère qui le saisit vivement. — Il a eu une grande frayeur. Mais il vit. Ne craignez rien.

HELIEL. — Il ne peut pas s'être noyé. Il est à peine mouillé. Il n'y a presque pas d'eau dans le ruisseau.

MATHAN. — Et Jésus l'a tiré de là tout de suite.

JESUS. — Oui, rassurez-vous, Salomé. Il n'est pas mort. Je vous l'affirme. Portez-le vite dans son lit. Etendez-le et frictionnez-le.

(*Mais l'enfant serré et réchauffé contre le cœur de sa mère, revient à lui.*)

MATHAN. — Ah! Il ouvre les yeux.

(*Exclamations de soulagement et de joie dans la foule.*)

LA MERE. — Que le Seigneur soit loué! — Chéri! Chéri! — Tu m'as fait peur! peur! — Petit imprudent!

L'ENFANT. — J'avais vu une fleur bleue au bord du ruisseau.

HELIEL. — Jésus avait bien raison de dire qu'il n'était pas mort.

LA MERE. — Et vous aussi, Jésus, soyez béni vous qui m'avez rendu mon enfant.

(*Jésus embrasse le petit garçon.*)

LA MERE. — Rends son baiser à ton sauveur.

(*L'enfant embrasse Jésus.*

La mère rentre chez elle avec son fils. Quelques personnes les accompagnent.)

SCENE III

JESUS, MATHAN, HELIEL ET D'AUTRES PERSONNES (*que l'accident avait attirées, restent sur la scène, de même que*) les deux PHARISIENS.

LE PREMIER PHARISIEN, parlant à part au second et désignant du regard Jésus). — Cet homme, c'est ce Jésus, fils du charpentier Joseph et charpentier lui-même qui, depuis plusieurs mois,

prend souvent la parole dans la synagogue et semble connaître l'Ecriture aussi bien que les Scribes et que nous.

LE SECOND PHARISIEN. — Oui, je me le rappelle maintenant. Ne fréquente-t-il pas les publicains, ces agents de César qui nous soutirent nos deniers pour les envoyer à Rome et s'enrichir eux-mêmes —

LE PREMIER PHARISIEN. — Et que tout le monde en Israël méprise.

(*Pendant qu'un SCRIBE se joint à eux et qu'ils continuent à parler ensemble tout bas,*)

MATHAN, qui les a observés. — Jésus, méfie-toi de ces Pharisiens.

JESUS. — Tu as raison, Mathan. Cette race de vipères, il faut s'en méfier. Mais qu'ils viennent. Je leur répondrai.

LE PREMIER PHARISIEN. — On l'a vu parler aussi à des courtisanes.

LE DEUXIEME PHARISIEN. — C'est un débauché. — Et maintenant voilà qu'il ne garde pas le sabbat.

LE PREMIER PHARISIEN. — Cet homme donne un fort mauvais exemple —

LE SECOND PHARISIEN. — Un exemple très dangereux. Il devient pour les croyants une occasion de scandale.

LE SCRIBE. — Il faut lui demander raison de sa façon d'agir. Nous allons lui parler.

(*Ils se rapprochent de Jésus et du groupe qui l'entoure.*)

LE SCRIBE. — Jésus, fils de Joseph! Souvent dans la synagogue nous vous avons entendu lire devant l'assemblée et expliquer l'Ecriture. Nous trouvions que vous parliez bien. Nous sommes d'autant plus étonnés aujourd'hui de ce que vous venez de faire. Nous croyions que vous connaissiez et appliquiez mieux la Loi.

JESUS. — Comment! Je n'applique pas bien la Loi, dites-vous!

LE SCRIBE. — Oui, vous et votre ami Héliel.

HELIEL. — Qu'avons-nous fait de mal?

LE SCRIBE. — Est-il permis de sauver quelqu'un le jour du sabbat?

JESUS, catégorique. — Oui, cela est permis. C'est même —

LE SCRIBE l'interrompt. — Mais ignorez-vous donc que le sabbat doit vous être sacré? Que la Loi dit : Quiconque violera le sabbat, sera puni de mort. Car quiconque fera aucune œuvre ce jour-là, sera retranché du milieu de ses peuples. (1)

JESUS. — Un jour de sabbat sauver quelqu'un qui peut périr ou au moins se blesser grièvement, vous appelez cela faire... un travail coupable et qui mériterait la mort!!

(1) 2 Moïse XX, 10 — 2 Moïse XXXI, 14-15.

LE PREMIER PHARISIEN. — C'est un travail, indiscutablement. Et on ne peut faire aucun travail le jour du sabbat, pas même ramasser du bois mort.

LE SECOND PHARISIEN. — Un Israélite qui a fait cela, l'Eternel a ordonné à Moïse de le faire tuer.

LE PREMIER PHARISIEN. — Et il a été lapidé. (1)

JESUS. — Mais êtes-vous donc aveugles? Ne voyez-vous donc pas que sauver un être humain n'a aucun rapport, aucune ressemblance avec un travail comme celui de ramasser du bois ou de faire du feu, un jour de sabbat, et de briser ainsi le repos du Seigneur? Ce que j'ai fait pour un enfant, qui de vous ne le ferait pas pour une bête? Qui de vous, voyant son âne ou son bœuf tombé dans un puits, ne l'en retirerait aussitôt, le jour du sabbat? (2)

(*Silence des trois contradicteurs.*)

Quoi? Vous ne feriez pas cela?

LE SECOND PHARISIEN. — Evidemment, on voudrait le sauver. Personne n'aime à subir une perte aussi sensible. Mais on ne peut pas, puisqu'on devrait faire un travail, et que cela, l'Eternel l'a expressément défendu.

---

(1) 4 Moïse XV, 33-36.
(2) Mathieu XII, 11 et 12 — Luc XIV, 5.

MATHAN, à ses amis. — Il parle ainsi sans doute parce qu'il n'a ni âne, ni bœuf.

JESUS. — Mais alors, ne pouvant même pas, ce jour-là, exécuter un travail de sauvetage, on devrait laisser périr, non seulement ses bêtes, mais aussi le malheureux être humain qui serait victime d'un accident, tomberait à l'eau, serait écrasé par un cheval emporté, ou par un taureau furieux, ou pourrait être brûlé, carbonisé dans sa maison en feu!

LE PREMIER PHARISIEN. — On ne peut rien contre cela.

LE SECOND PHARISIEN. — L'Eternel a ses raisons pour le laisser faire.

JESUS. — Alors même si un des vôtres, votre enfant, votre femme, votre frère ou père ou mère risquait, un jour de sabbat, de périr de la sorte, vous assisteriez à cet affreux spectacle, les bras croisés?

LE PREMIER PHARISIEN. — Si l'Eternel le voulait ainsi, il faudrait nous incliner —

JESUS. — Mais alors, ce jour-là, si on ne peut secourir personne, le médecin ne peut guérir les malades? (1)

LE SCRIBE. — Il ne le peut.

(*Murmures et signes de désapprobation dans la foule.*)

(1) Mathieu XII, 10 — Luc XIV, 3.

JESUS, à ses contradicteurs. — Vous les entendez!

LE SCRIBE. — Qu'il les soigne la veille du jour sacré, à la dernière heure —

LE PREMIER PHARISIEN. — Ou le lendemain, à la première.

JESUS. — Et si un des vôtres, le jour du sabbat, tout à coup tombait gravement malade, vous n'appelleriez pas le guérisseur pour le sauver, et il mourrait.

LE SCRIBE. — Les vies humaines ne sont rien devant la sainteté de ce jour. Au temps des Macchabées, beaucoup de Juifs, plutôt que d'obéir au roi païen Antioche, s'enfuirent dans le désert, et, un jour de sabbat, sans opposer de résistance, se laissèrent attaquer par l'ennemi et tuer, avec leurs femmes et enfants, prêts d'un millier. (1)

JESUS. — Mais quand Mattathias et ses fils apprirent cela, ils dirent entre eux : Si tous nous agissons comme nos frères et si nous ne luttons pas pour sauver notre vie et notre Loi, ils nous extermineront facilement, nous et notre race entière. Et ils décidèrent : Si on nous attaque un jour de sabbat, nous nous défendrons pour ne pas être assassinés comme nos frères l'ont été dans les cavernes. (2)

(*Les Pharisiens et le Scribe se taisent.*)

(1) 1 Macchabées II, 31-38.
(2) 1 Macchabées II, 39-41.

UN DU GROUPE DE JESUS. — Il leur a fermé la bouche. (1)

JESUS. — Cette inaction devant un danger menaçant ceux de votre famille et de votre peuple crierait vengeance au Ciel qui vous punirait, vous châtierait, peut-être ne tarderait pas à vous faire périr comme vous auriez laissé périr les autres.

LE DEUXIEME PHARISIEN, s'irritant. — L'Eternel ne punirait pas les siens parce qu'ils auraient strictement observé et fait observer la Loi.

JESUS. — Hommes au jugement étroit et au cœur desséché! Vous ne voyez donc de la Loi que la lettre et non pas l'esprit! Que ce soit un jour de sabbat ou un jour ouvrable, notre devoir est d'aller, sans hésiter, au secours des malheureux : des infirmes, incapables de gagner leur vie, comme des infortunés, victimes d'un accident.

LE SCRIBE. — Quoi que vous disiez, celui qui ne garde pas le sabbat, se détourne de son Seigneur et Maître suprême. Et s'il a de l'autorité sur d'autres qui trop volontiers l'écoutent, il les entraîne dans ses égarements.

JESUS. — Ses égarements! — Ceux qui se trompent et s'égarent, c'est vous, les Pharisiens et les Docteurs. Ce que j'ai fait pour ce petit garçon,

---

(1) Mathieu XXII, 34.

c'est un acte qui m'a été inspiré par les divins exemples de notre Père Eternel lui-même. D'abord n'a-t-il pas dit à Moïse pour qu'il le répète à tout son peuple: Je suis le Dieu miséricordieux, clément, patient et de grande bonté et fidélité. (1) — Et puis, ne s'est-il pas toujours montré bon et généreux envers les Juifs! N'a-t-il pas, Lui, sauvé nos ancêtres du joug des Egyptiens! A travers d'innombrables dangers où, sans Lui, ils auraient tous trouvé la mort, ne les a-t-il pas conduits dans la Terre promise!

LES AMIS ET PARTISANS DU JEUNE CHARPENTIER. — C'est vrai, Jésus, c'est vrai! (*Entre eux avec admiration*) Comme il sait leur répondre!

HELIEL. — Oui, l'Eternel lui-même nous a donné mille fois l'exemple de l'aide qu'il faut prêter aux autres.

JESUS. — Non seulement de l'aide, mes frères. Comme il n'a jamais cessé de nous montrer son immense amour, de même il a voulu que nous manifestions ce sentiment envers tous les hommes, étrangers aussi bien que parents et amis. Dans le 3e livre de Moïse nous lisons le commandement: Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Ce qui

---

(1) 2 Moïse XXIV, 6.

veut dire pour ceux qui ne le savent pas, qu'en toute circonstance nous devons être bons et charitables.

MATHAN. — Oui, voilà ce qu'en réalité la Loi nous ordonne.

JESUS. — Le père Tobie l'avait si bien comprise, cette grande Loi, qu'il l'a vivement recommandée à son fils : Où tu peux, aide celui qui est dans le besoin. (1) Ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît, ne le fais pas à autrui. (2) Voilà ce que Tobie a enseigné à son fils.

MATHAN. — Et c'était un homme sage et pieux et aimé de Dieu.

LE GROUPE DE JESUS. — Aimé de Dieu!

JESUS. — L'amour du prochain, voilà un commandement aussi important que celui de l'observance du sabbat. Cette observance ne nous défendra jamais d'être bons, toujours bons —

MATHAN et HELIEL. — Toujours bons.

JESUS. — Le jour du sabbat comme les autres. Car c'est par notre bonté, et par elle seule, que nous nous rapprochons de notre Père céleste et de sa perfection. D'ailleurs sans la bonté, sans la fraternité, que deviendraient les hommes! Ils finiraient

(1) Tobie IV, 8.

(2) Tobie IV, 16 — Mathieu VII, 12.

par se déchirer, s'exterminer les uns les autres.

(*Un temps.*)

LE SCRIBE, pour tenter Jésus. — Mais, puisque vous savez si bien les choses, dites-nous quel est dans la Loi, le commandement suprême?

JESUS. — Tu aimeras Dieu, ton Seigneur, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces. (1) C'est le premier et le plus grand commandement.

LE SCRIBE. — Mais alors —!

JESUS. — Et voici le second qui lui est semblable. Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Toute la Loi et les prophètes sont compris dans ces deux commandements. (2) L'un n'exclut pas l'autre. Et si nous aimons Dieu en observant le sabbat, le Seigneur veut aussi que, même ce jour-là, nous aimions notre prochain, par exemple en le sauvant quand il est en péril. Si nous ne le sauvions pas, nous n'aimerions ni notre prochain, ni notre Seigneur, car nous ne montrerions pas la bonté, cette étincelle de l'amour divin allumée dans le cœur de l'homme, et nous transgresserions les deux commandements suprêmes de la Loi.

SES AMIS ET PARTISANS. — Jésus a rai-

---

(1) 5 Moïse VI, 5.

(2) Mathieu XXII, 34-40 — Marc XII, 28-31 — Luc X, 25-28.

son! Il a raison! Le Seigneur l'inspire! Dieu est avec lui!

LE SCRIBE, aux Pharisiens en se retirant avec eux. — Il est fort, ce jeune homme. Si l'Eternel le laisse vivre, il nous suscitera maints embarras.

LE PREMIER PHARISIEN. — Mais veut-il devenir prophète, un faux prophète?

LE DEUXIEME PHARISIEN. — Et renverser, supprimer la Loi?

RIDEAU

TABLEAU III

SUR LA MONTAGNE

Plateau qui domine les plus hautes maisons de Nazareth.

A droite et à gauche des vergers contenant des oliviers, des grenadiers, des pommiers.

Au fond, sur la pente de la montagne, on devine Nazareth, d'où, à droite et à gauche, deuxième plan, montent des sentiers vers le plateau.

Toujours au fond, dans le lointain, les montagnes du pays de Sichem, derrière lequel, bien plus loin encore, on sait que se trouve Jérusalem.

C'est le deuxième jour de la fête de Pourim, (1) *le 15 du mois d'Adar (février-mars).*

SCENE PREMIERE

JESUS (*arrive à droite.*)

(*Il s'assied au bord du chemin, regarde au loin, vers les hauteurs de Sichem, rêve et médite. — — Puis*)

Oui, mon Dieu! Tout ce que je vois autour de moi me dit ta grandeur et ta gloire. Au ciel c'est

---

(1) Cette fête rappelle l'intervention d'Esther qui sauva les Israélites de l'extermination projetée par Aman, favori d'Assuérus, roi des Perses.

ta main toute-puissante qui dirige le soleil et qui, au temple de la nuit, allume les étoiles. Près de moi tes doigts fins et tendres créent la fleur de l'olivier, le lis des champs que tu habilles comme Salomon, dans toute sa splendeur, ne l'a pas été. (1) Tu as créé mon aimée, ma petite Myriam, dont la peau est plus douce que le satin et le velours, dont la chevelure noire tombe sur sa nuque blanche comme, dans les bois ombreux, ruissellent les eaux moirées d'une source, ma petite Myrie à la démarche légère et pleine de grâce.

Mais tu n'es pas seulement l'auteur de tout ce qui, par sa beauté, frappe nos sens. Tu m'as créé aussi, toi, ô mon Père céleste immensément bon. Ton visage radieux fait tout rayonner autour de moi. Doucement il se penche vers moi. Tu me bénis et tu me parles et tu m'appelles ton fils que tu aimes. (*Un temps.*)

O mon Père divin, ce que tu me diras de faire je l'exécuterai pour que jamais je ne cesse de mériter ton amour. Je m'abandonnerai à toi. Car sous ta direction, les chemins les plus rudes sont aplanis devant moi. — Et moi aussi je t'aime infiniment, plus que je n'aime la mémoire de mon père Joseph tant regretté, plus que je ne chéris ma douce mère Marie, je t'aime au-dessus de tout, même de Myriam.

(1) Mathieu VI, 28.

Entre elle et toi, il est vrai, mon esprit et mon cœur sont partagés. Mais Toi qui as créé l'homme et la femme, tu as voulu qu'ils éprouvent ce sentiment puissant et tendre qui les attire l'un vers l'autre. C'est un tout autre amour que celui que j'ai pour toi et que tu as pour ton fils. ....

(*Il continue à méditer. Puis :*)

Le conquérant orgueilleux qui, pour étendre sur les peuples opprimés sa puissance, envoie ses semblables à la boucherie, l'homme-vautour qui fabrique et vend à ce conquérant des montagnes d'armes de guerre pour ramasser une fortune dans le sang de milliers de tués, le mauvais riche qui, au lieu de te rendre grâce des biens dont tu l'as comblé et de soulager les malheureux, tient ses trésors enfermés ou se livre à d'immondes orgies, tous ces méchants cruels et impies ont lieu de te craindre : Le jour de leur mort, ils recevront leur récompense, car tu es le souverain juge. — Mais les justes, les purs peuvent se rapprocher de toi sans trembler. Ils voient que tu leur tends les bras. Ils courent à toi, leur Père, leur refuge. Et ce sont surtout les déshérités, les accablés que tu reçois dans ton sein, source intarissable de la suprême bonté, source où ils boivent l'eau divine qui les soulage, les guérit.

O mon Père, mon Dieu, apprends-moi aussi à soulager, donne-moi les gestes et les paroles qui réconfortent, la force qui dissipe les peines et les

misères que je rencontrerai sur mes pas. (*Un temps.*)

Ah! si je pouvais faire le bien sur une grande étendue, en parcourant toute la terre d'Israël! Si je pouvais montrer aux hommes comment il faut qu'ils vivent pour que la paix et la bonté règnent parmi eux! — (*Un temps.*)

(*Tout à coup il se lève vivement et va et vient à grands pas.*) Oh! Je crois la sentir en moi, cette force! Il me semble, ô mon Père céleste, que tu es en moi et que tu me la donnes. N'est-ce pas toi que j'entends? ta voix qui me dit : « Laisse-là le rabot et le marteau! Prends le bâton du voyageur! Quitte ta maison, ta mère, tes frères et sœur, et dis adieu à Nazareth! Va semer le bon grain pour qu'il lève et produise une riche moisson! »

(*Encore un temps.*)

Mais est-ce bien toi, toi, Seigneur, qui veux cela de moi? Si je m'en allais, j'abandonnerais aussi Myriam. Et je l'aime! (*Avec force.*) Je l'aime! Je lui ai promis de lui garder mon amour toute ma vie, et elle espère qu'elle sera ma femme! — Mais si je devenais ton prophète, pourrais-je l'épouser? Elie, Elisée, Isaïe, Daniel n'avaient pas pris femme. Comment auraient-ils pu se livrer à la sainte mission dont tu les avais chargés? — D'ailleurs il suffit que je pense à elle, à sa tendresse enveloppante, que je voie sa beauté, ses grands yeux noirs et pleins d'amour, de confiance en moi,

il suffit que m'apparaisse son sourire, cette lumière et joie de ma vie, pour que je sente que je ne puis la quitter. — Non, vraiment, je ne le puis.

(*Un temps. Ensuite :*)

Et pourtant ce serait une belle, une grande mission!

(*MYRIAM arrive à une trentaine de pas.*)

SCENE II

JESUS, MYRIAM

JESUS, la voyant. — Elle! Myriam! — Comme elle est rayonnante! Et comme son pas est léger, plus léger que la brise du matin! On dirait que ses pieds ne touchent pas le sol.

(*Il court à sa rencontre.*)

MYRIAM, le voyant venir. — Ah! mon aimé! Mon bien-aimé! Tu es ici! Tu voles vers moi! — Que je suis heureuse!

JESUS. — Et moi! — Ah! chérie! (*Ils s'embrassent.*) Viens t'asseoir ici.

(*Ils s'asseyent sur l'herbe, au bord du chemin et restent, un temps, muets, la main dans la main, les yeux dans les yeux, un sourire éclairant leurs visages.*)

JESUS. — Alors tu as pu t'absenter quelques minutes. Et tu es venue —

MYRIAM. — Oui, j'ai dû aller en ville. Et quand, de loin, je t'ai vu ici où tu viens souvent, quand j'ai aperçu ta grande taille dominant la hauteur, je suis accourue —

JESUS. — Et mon cœur, dès que je t'ai vue venir, s'est mis à battre, et il a battu fort, fort! — Il ne veut pas encore se calmer.

MYRIAM. — Le mien a bondi, a couru bien plus vite que moi, au-devant de toi — et maintenant je puis m'appuyer sur toi, comme la vigne s'appuye contre le mur (*tout bas, presque comme à elle-même*), comme un faible être humain se repose sur Dieu.

JESUS, dont l'esprit frappé par la première comparaison n'a pas clairement entendu l'autre). — Oui, tu es la tendre vigne dont le fruit est doux et parfumé.

(*Un temps. Puis*)

MYRIAM. — Hélas! A peine arrivée auprès de toi je devrai de nouveau te quitter.

JESUS. — Oh, déjà!

MYRIAM. — Oui, d'abord les gens sont si vite prêts à médire et à ternir votre réputation.

JESUS. — C'est vrai. Mais nous ne faisons rien de mal. Tout le monde peut nous voir comme nous voit le Ciel là-haut, ouvert entre les nuages. Les méchants, nous pouvons les laisser dire.

MYRIAM. — Oui, mais ma mère m'attend

aussi. Nous devons aller voir mon oncle qui va mieux maintenant mais ne peut pas encore sortir.

JESUS. — Je suis heureux d'apprendre qu'il se rétablit.

MYRIAM. — Et puis ce sera bientôt le moment de se rendre à la fête. Ma mère veut y aller et désire que je l'accompagne.

JESUS. — Alors il faut la contenter. Tu peux tout de même rester encore un peu avec moi.

MYRIAM. — Oui, quelques moments. Je courrai d'autant plus vite pour rentrer. — Je suis impatiente de voir Sarah danser tantôt aux Pourim. Quelle couleur sa robe a-t-elle?

JESUS sourit. Puis. — Je ne te le dirai pas. Ce ne serait plus une surprise.

(*La FEMME BALEM âgée d'une quarantaine d'années, pauvrement habillée et semblant fort souffrante, entre à gauche et se rapproche de Jésus.*)

SCENE III

JESUS, MYRIAM, LA FEMME BALEM

LA FEMME. — Oh, je te reconnais! Tu es l'homme qu'on appelle Jésus, fils de Joseph, et qui souvent, les jours de sabbat, fait la lecture et parle dans la synagogue.

JESUS. — En effet, ma bonne femme! Je suis cet homme.

LA FEMME. — Et tu dis tout avec une douceur, et, malgré ton jeune âge, avec une autorité — Et les autres t'écoutent. Et moi aussi. — C'est parce que j'ai vu que tu étais bon comme les hommes le sont rarement, que je t'aborde. Tu ne m'en voudras pas, dis, jeune maître?

JESUS, agréablement surpris de ce titre qu'on lui donne pour la première fois. — Au contraire, je t'écoute. Parle.

LA FEMME. — Regarde, je suis presque aveugle, tellement j'ai pleuré et je pleure encore. Car je suis malheureuse, malheureuse!

JESUS, plein de pitié. — Que t'est-il arrivé?

LA FEMME. — D'abord j'ai perdu mon mari si jeune. Il ne criait pas sur nous à la maison, s'entendait avec tout le monde, ne s'enivrait jamais. Il était bon et patient. Mais il a eu une maladie de langueur, et malgré mes soins et mes prières —

JESUS. — Ah, tu as prié!

LA FEMME. — Oui, et malgré cela il est mort. Je l'ai pleuré nuit et jour. — Il me restait le seul fruit de notre union, une enfant aussi belle que cette jeune fille qui est avec toi. Elle avait les mêmes cheveux noirs et luisants, les mêmes grands yeux profonds. Hélas, elle était plus pâle. Elle a

eu la maladie de son père, mais elle n'a résisté que quelques jours, puis elle est allée le rejoindre. — Et je suis restée seule, toute seule. À la maison je les vois toujours à la place qu'ils occupaient habituellement. Et je tends les bras vers eux, mais j'étreinds le vide. Et alors je m'enfuis et je cours les chemins. Et je deviendrai folle. Quelquefois un démon me pousse à me tuer.

(*Elle est tombée à genoux devant lui.*)

JESUS, se penchant sur elle. — Pauvre femme! (*Il lui pose doucement la main sur la tête.*) Connais-tu l'histoire de Job?

LA FEMME. — N'est-il pas devenu aveugle?

MYRIAM. — Tu confonds avec le père Tobie.

JESUS. — Le Seigneur, pour éprouver Job lui avait tout pris, d'abord tous ses biens, puis ses enfants, tous ses enfants, de beaux, grands garçons, d'avenantes et fortes filles. Et Job, qu'a-t-il dit? — Tu ne te rappelles pas encore?

LA FEMME fait un geste disant qu'elle ne sait pas.

MYRIAM. — Il s'est écrié : Le Seigneur l'a donné, le Seigneur l'a repris. Que le nom du Seigneur soit béni. (1)

(*Un temps.*)

JESUS. — Et le père Tobie, cet homme équitable et pieux entre tous, quand il était devenu

(1) Job I, 21.

aveugle, qu'a-t-il dit? (*Il attend. Elle ne répond pas.*) « Seigneur, a-t-il dit, tu es juste, et tout ce que tu fais, est bien fait, et n'est que bonté et fidélité ». (1) — Oui, Tobie et Job ont accepté leurs terribles souffrances. Ils ont compris la justice de Dieu. Ils se sont dit que par leurs péchés, ils avaient mérité leurs peines. — Toi aussi, tu n'as peut-être pas assez pensé au Seigneur, quand ton mari et ton enfant se portaient bien et t'aimaient et que tu étais heureuse.

LA FEMME. — Oui, j'ai oublié que c'était Dieu qui m'accordait ce bonheur et je ne lui ai pas rendu grâce. Et il m'a repris ce qu'il m'avait donné. Je n'en étais pas digne.

(*Elle sanglote.*)

JESUS, doucement. — Ah oui! Le Seigneur est jaloux. Il nous aime et veut que nous l'aimions par-dessus tout. Mais Job et Tobie savaient aussi que notre Père céleste n'abandonne pas ceux qui croient en lui. Ils ont eu confiance en sa bonté. Et ils se sont résignés. (*Un temps.*) Bienheureux ceux qui se résignent, car ce qu'ils ont perdu leur sera rendu au centuple.

LA FEMME. — Comment les miens me seraient-ils rendus? Ils sont dans la terre.

JESUS. — Ils ressusciteront.

LA FEMME. — C'est toi qui dis cela! C'est

(1) Tobie III, 2.

donc vrai! Il y en a tant en Israël qui ne croient pas à la résurrection. (1)

JESUS. — Si tu te résignes et si tu as confiance en Dieu, tu les retrouveras au Paradis.

LA FEMME, confiante. — Au Paradis! — Oui, je me résigne! Oh oui!

JESUS. — Bienheureux ceux qui auront pleuré ici-bas, car ils seront dans la joie. (2) (*Un temps.*)

LA FEMME. — Tu dis des paroles d'or, Jésus. Je suis tout autre depuis que tu m'as parlé. (*Elle se lève.*)

JESUS. — Le Seigneur te bénisse et te donne la paix!

(*Elle le regarde, les yeux pleins de reconnaissance, prend la main de Jésus et la baise. Puis elle s'en va. Et sa démarche n'est plus celle d'une accablée comme quand elle est arrivée.*

(*Jésus, lui, reste rêveur.*)

MYRIAM. — Oh, regarde, mon ami. (*Il sort brusquement de sa rêverie.*) — Elle n'a plus l'air d'une malheureuse, d'une folle.

JESUS. — Elle a retrouvé son Dieu, son Consolateur.

MYRIAM. — Grâce à toi, Jésus.

(*Cependant la femme Balem a disparu.*)

---

(1) Les Saducéens, membres d'une puissante secte juive, opposée aux Pharisiens, ne croyaient ni à la résurrection des morts, ni à la vie future.

(2) Luc VI, 21.

SCENE IV

JESUS, MYRIAM

MYRIAM. — Je dois te quitter, chéri. Je suis déjà fort en retard.

JESUS. — C'est vrai, tu mécontenterais ta mère.

MYRIAM. — D'ailleurs nous nous retrouverons tout à l'heure, à la fête.

JESUS. — Oui, un peu avant qu'elle commence, j'irai à votre rencontre.

MYRIAM. — C'est cela.

(*Ils s'embrassent. — Elle s'arrache à l'étreinte, lui sourit une dernière fois et part en courant.*)

SCENE V

JESUS (*seul*)

(*Il médite encore un moment et semble très agité. Puis :*)

Comme je suis troublé, tiraillé! — Voici que ma route bifurque, et deux chemins s'ouvrent devant moi. Le premier va vers la droite, le second vers la gauche. Et ils s'éloignent de plus en plus l'un de l'autre. — Lequel prendrai-je?

Pendant que, par mon amour pour Myriam, j'étais détourné de toi, ô mon Père céleste, tu m'as

envoyé cette malheureuse, la femme Balem. Tu m'as inspiré la force du consolateur qui a calmé son âme tourmentée. Tu as voulu me montrer que tu as mis en moi ce pouvoir, ce grand pouvoir qui soulage et fortifie les accablés, réveille en eux la foi endormie et les ramène à leur Père divin. Tu veux donc que je cesse d'être charpentier, que je vive uniquement pour annoncer aux hommes ta gloire, ta puissance, ta bonté. . . . .

Mais voilà que de nouveau le doute s'empare de moi. O mon Dieu et mon Maître! Me charges-tu vraiment d'être ton prophète? Lorsque tu as fait venir sur ma route cette pauvre délaissée, je venais de revoir et de recevoir dans mes bras ma petite Myriam, et c'est encore toi, ô mon Dieu, qui as voulu qu'elle me rejoigne. Et dès que je la retrouve, que ma main prend sa main mignonne, que ses lèvres ardentes touchent les miennes, je suis saisi d'un désir immense, d'un désir fou de la prendre, de la posséder chair et âme. Oui, c'est toute la passion de l'homme pour la femme qu'alors je ressens jusqu'au fond de mon être, cet amour que le sien rallume et entretient constamment et qui me dit que je dois lui consacrer, à elle, ma vie entière!

. . . .

(*Tout à coup, dans une forte exclamation.*)

Ah! Je te comprends maintenant, ô mon Père! Tu m'envoyes cette tentation, tu me montres les charmes de cette jeune femme pour m'éprouver, pour voir si j'ai bien la force de résister aux séductions les plus puissantes et les plus terribles de cette terre. — Ah oui, elles sont terribles, ces séductions, car tu as fait de Myriam la plus belle, la plus tendre des vierges, aussi belle, aussi aimante que la Sulamite du Cantique des Cantiques. Et je succomberai. Et je ne suis qu'un homme et bien trop faible pour accomplir l'œuvre grandiose que tu veux me confier.

(*Il est tombé à terre et l'on voit que le conflit le plus violent, le plus tragique qu'ait jamais connu âme humaine, se livre en lui. Il halette, gémit, sanglote pendant que son front s'est couvert de sueurs.*) . . . .

. . . .

(*Subitement une idée lumineuse l'éclaire.*)

Pourtant en restant fidèle à Myriam et en l'épousant, je n'aimerai qu'elle et ceux qui naîtront de nous. Je ne me dévouerai que pour eux et je devrai consacrer tout mon temps à travailler pour leur subsistance. Tandis que si je deviens ton prophète, ô mon Dieu, j'aimerai, comme toi, toute l'Humanité qui erre dans la sombre nuit, l'Humanité inquiète et souffrante. Je me donnerai tout entier à ceux qui sont dans la misère et la peine, je

leur montrerai le chemin lumineux où ils trouveront le repos de leurs âmes, le chemin qui conduit vers le royaume des cieux, vers toi, ô notre sublime Créateur, notre Père.

(*Il se redresse, tout grand.*) J'ai compris. Tu veux que je sois entièrement à ton service, un nouvel Elie, un nouvel Isaïe, que je témoigne de toi, devant les hommes. Tu exiges que je sacrifie mon amour pour Myriam. —

(*Avec un immense effort de toute son énergie il prend la résolution suprême.*) Qu'il en soit donc ainsi! — Oui, quelque grand que soit le sacrifice pour moi et pour la pauvre enfant qui avait mis en moi toute sa foi, tout son rêve de bonheur, j'obéirai. — Mais si je renonce à son amour je serai d'autant plus digne du tien, ô mon Père! Tu verseras sur moi tous les parfums de ton affection éthérée. J'en goûterai toutes les joies divines. — Et si moi-même je ne dois pas avoir d'enfants, j'appellerai à moi tous ceux que je rencontrerai dans mes pérégrinations. Je les caresserai. Je les bénirai.

(*Pendant qu'il va vers la droite pour descendre à Nazareth, le rideau tombe.*)

TABLEAU IV

DANS LA MAISON DE MARIE

C'est le même jour et, aux trois premières scènes, la même heure qu'au tableau précédent.

SCENE PREMIERE

JOSEPH, MARIE (qui portent des vêtements de sabbat. Puis) LEVI.

JOSEPH, dont la blessure à la main est complètement guérie, joue un air sur sa flûte, pendant que Marie, assise sur un siège, semble rêver. LEVI rentre au fond. Bientôt après Joseph cesse de jouer.

LEVI. — Sarah ne s'habille pas encore pour la fête?

MARIE. — Si. Elle doit être prête maintenant. — Ah! La voilà!

SCENE II

LES PRECEDENTS, SARAH

SARAH (entre à gauche. Comme elle doit danser tantôt à la fête des Pourim, elle a mis une robe bleu pâle et piqué deux ou trois fleurs dans ses

cheveux qui lui tombent sur le dos. Elle est chaussée de très légères sandales. Elle porte deux anneaux à chaque cheville, et, serrée à la taille, une ceinture de ruban formant par derrière un grand nœud dont les ailes tombent très bas. — Dans la main droite elle a un tambour de basque.)

LEVI. — Ah, très bien!

JOSEPH, presque en même temps que son frère. — Délicieux!

MARIE. — Tu me rappelles ma jeunesse quand moi aussi j'ai dansé à la fête de la reine Esther.

SARAH. — Il faudra une dernière fois répéter la troisième danse qui est si difficile —

MARIE. — Et si belle —

JOSEPH. — Surtout exécutée par notre sœur.

MARIE. — Cette danse-là, quand je la verrais dix fois, je n'en serais pas fatiguée.

JOSEPH, à Sarah. — Je ne demande pas mieux que de t'accompagner.

SARAH. — Il était convenu que Jésus et Samuel assisteraient à cette répétition. Je voudrais aussi savoir ce qu'ils pensent de ma robe, de ma parure et de ma façon d'exécuter cette danse. Si vous en êtes tous contents, je n'aurai pas peur de me produire devant les Nazaréens.

JOSEPH. — Ne crains rien, sœurette.

LEVI. — Tu t'en tireras à merveille.

(Un silence.)

SARAH, qui s'impatiente. — Ils ne viennent toujours pas.

MARIE. — Nous avons le temps. La fête ne commence pas encore.

JOSEPH. — Et Samuel va rentrer d'un moment à l'autre.

LEVI. — Si Léa ne le retient pas. Vous savez bien qu'il est maintenant auprès d'elle.

JOSEPH. — Il t'a dit, maman, qu'il a l'intention de se marier?

MARIE. — Non. Et à toi?

JOSEPH. — Non plus.

LEVI. — Pourtant il ne te cache rien. Vous êtes deux têtes dans un même bonnet.

JOSEPH. — Tu as vu ça, toi?

LEVI. — Il y a longtemps que je l'ai vu. Je ne suis pas aveugle.

JOSEPH. — Il ne me dit pas tout. Et moi je n'ennuie pas les gens pour connaître leurs affaires quand ils ne veulent pas me les confier.

LEVI. — Moi non plus.

JOSEPH. — Ah, tu as tout de même cette qualité?

MARIE. — Cessez de vous taquiner, vous deux.

JOSEPH. — Oui, maman. — Samuel est très épris de cette jeune fille. C'est certain. Et elle l'aime également. Aussi je crois qu'il nous en parlera bientôt.

LEVI. — Jésus, lui, ne semble pas encore prêt à épouser Myriam.

SARAH. — Et il a près de trente ans.

LEVI. — Bien que nous travaillions ensemble ici, à l'atelier, il ne m'a jamais dit qu'il allait se marier.

MARIE. — Et à sa mère non plus.

JOSEPH, à Lévi. — Toi et lui vous n'êtes pas deux têtes dans un même bonnet?

LEVI. — Non, chacun a le sien. — Jésus aime pourtant beaucoup sa petite Myrie.

SARAH. — Il l'appelle ainsi?

LEVI. — Je l'ai entendu lui donner ce nom une nuit qu'un peu souffrant j'étais réveillé et que, dans son sommeil, il parlait d'elle.

JOSEPH. — S'il ne se décide pas c'est parce qu'il aime encore mieux se promener seul sur les hauteurs et rêver à son aise.

MARIE. — Oui, tu l'appelles toujours un rêveur, toi.

JOSEPH. — Un poète, si tu préfères. L'un c'est l'autre.

LEVI. — Je suis sûr que maintenant il est encore là-haut, quelque part —

JOSEPH. — Où sans doute il a des visions et des entretiens avec les prophètes —

LEVI. — A moins qu'il ne trouve que là il est plus près de son Père céleste —

JOSEPH. — Et bien au-dessus de nous autres, petits esprits.

SARAH. — Vous êtes deux moqueurs.

MARIE. — Joseph, c'est méchant ce que tu dis là.

JOSEPH. — Méchant! Ne nous prend-il pas pour des êtres inférieurs parce que nous ne pensons pas comme lui sur les offenses, la vengeance, le pardon, et que sais-je encore?

MARIE. — Jésus ne vous méprise nullement. Car il est la bonté et l'humilité même.

SARAH. — Et de loin le plus saint de toute la famille. Sans doute sur la montagne il repense à toutes ces choses qu'il lit dans la Thora (1) et les prophètes, et que le jour du sabbat, dans la synagogue, il explique aux Nazaréens.

JOSEPH, avec un grain d'ironie. — C'est un docteur manqué.

LEVI. — Moi je lui reproche une chose —

JOSEPH. — A qui ne reproches-tu rien!

MARIE. — Qu'a-t-il fait de mal?

LEVI. — Depuis quelque temps il aime mieux parler de la religion aux gens et les instruire que manier le rabot et la scie.

MARIE. — Ne t'en plains donc pas. Tout l'ouvrage qu'on vous commande ne se fait-il pas pour le jour indiqué!

---

(1) Le Pentateuque qui contient la Loi Mosaïque

LEVI. — Parce que je suis là. Parce que c'est moi qui abats la plus grande partie de la besogne.

MARIE. — Tu n'es tout de même jamais content.

JOSEPH. — C'est un grincheux. Il l'a toujours été.

LEVI. — Je dis ce qui est.

MARIE. — Allons, tu sais bien que ton frère te laisse beaucoup travailler seul, d'abord parce que ces derniers jours, l'ouvrage manque un peu —

SARAH. — Il y a des heures où un homme suffit —

MARIE. — Et puis il a vu qu'après avoir appris ton métier sous sa direction, tu préfères te perfectionner sans être trop surveillé et contrôlé.

SARAH. — Alors il te laisse faire.

JOSEPH. — Il contente tes goûts et les siens.

LEVI. — Oui, les siens surtout.

MARIE. — Oh! — Et les tiens! Les tiens! Reconnais-le donc! — Et quand il revient de sa promenade et que tu as terminé ton ouvrage, il l'examine et l'approuve et te montre comment on le finit.

LEVI. — Allons! Bon! N'en parlons plus. C'est moi qui ai toujours tort.

JOSEPH. — Quel détestable caractère.

(*Un instant.*)

SARAH. — Et Samuel et Jésus ne rentrent toujours pas.

JOSEPH. — Nous ne pouvons plus attendre. (*Arrive RACHEL, une voisine et amie de Sarah. Comme elle dansera aussi à la fête, elle est également habillée et parée pour la circonstance.*)

SCENE III

LES PRECEDENTS, RACHEL

SARAH. — Ah, Rachel! Quelle agréable surprise! Comme le rose t'habille bien! — Qu'elle est belle! n'est-ce pas, maman?

MARIE. — Ah oui, exquise!

RACHEL. — Et toi, Sarah, tu es ravissante en bleu pâle, oui, des plus ravissante. — Une légère indisposition empêche ma mère de venir avec moi à la fête. Ne voulez-vous pas me prendre avec vous?

MARIE. — Volontiers, Rachel.

SARAH. — Avec joie. — As-tu un peu de temps?

RACHEL. — O oui.

SARAH. — Alors veux-tu répéter la troisième danse, la plus belle et la plus difficile, avec moi,

devant ma mère et mes frères? Joseph nous accompagnera.

RACHEL. — Je veux bien.

(*Et elles DANSENT aux sons de leurs tambours de basque et de la flûte.* — —

Ils ont à peine commencé que SAMUEL entre, sans faire de bruit.)

SCENE IV

LES PRECEDENTS, SAMUEL

(*La danse continue.* — *Quand elle est terminée on félicite les jeunes filles et on leur promet du succès à la fête.*)

RACHEL. — Je vais dire à ma mère que je puis aller avec vous. (*Elle sort.* — *Tout à coup*)

SARAH. — Voilà Jésus.

(*Silence général. Un temps. Sur le seuil de la porte restée ouverte, et dans la vive lumière d'un jour sans nuages, apparaît, grand et droit, JESUS.*

Son pâle visage est d'une pureté étincelante comme celle d'une neige fraîchement tombée. C'est que sur ce visage se reflète une âme sans tache et d'une bonté idéale.)

SCENE V

MARIE, SARAH, JESUS, SAMUEL, JOSEPH, LEVI

JESUS. — Je viens de prendre une décision très grave.

(*Mouvement des autres.*)

MARIE, vivement. — Une décision très grave? Laquelle?

SARAH, tout de suite après sa mère. — Tu vas te marier?

JESUS, avec douceur, mais avec énergie aussi. — Si vous voulez m'écouter sans m'interrompre, je vous le dirai. (*Ils se taisent.*) Vous savez que, depuis un certain temps, volontiers je prends la parole à la synagogue pour lire la Loi et les Prophètes, les expliquer à mes concitoyens et disputer avec les Pharisiens et les docteurs —

SARAH. — Qui souvent, bien malgré eux, doivent te donner raison.

JESUS. — J'ai remarqué aussi, encore aujourd'hui, qu'il est des personnes que ma parole convainc —

SAMUEL. — Et guérit. Oui, il paraît que non seulement tu enseignes la Loi, mais tu es devenu guérisseur aussi.

JOSEPH. — Comment! Il fait des miracles?

SAMUEL. — Non pas.

JOSEPH, qui est, comme on sait, un ironique. — Pas encore? — Ça viendra.

JESUS. — En vérité, je vous le dis : Si nous avons la foi en Dieu et si nous ne doutons pas, nous ferons des miracles, car tout ce que nous demanderons en priant, nous sera donné. (1)

SAMUEL. — En attendant, il soulage les malades. Vous avez entendu parler de cette femme qui a perdu, en quelques semaines son mari et sa fille, son seul enfant — ?

MARIE. — Oh, la pauvre!

SAMUEL. — Et qui, de ces malheurs, avait conçu un immense chagrin?

SARAH. — Oui, la femme Balem. Elle habite là-haut, un peu hors ville. Sa fille avait, à peu près, mon âge.

SAMUEL. — Il paraît qu'elle a rencontré Jésus tantôt sur la montagne —

JESUS. — Comment le sais-tu?

SAMUEL. — Elle-même vient de le dire en ville. (*Aux autres.*) Notre frère lui a si bien parlé qu'elle se console et reprend courage, et n'est plus du tout la malheureuse qui tantôt se traînait sur les chemins, tantôt y courait comme une folle. Elle raconte partout comment Jésus a produit en elle ce grand revirement.

---

(1) Mathieu XXI, 21-22 — Marc XI, 23-24.

JESUS. — J'ai eu le bonheur de réveiller en elle sa foi endormie et son espoir. — Maintenant apprenez ma décision. J'ai compris que si notre Père céleste a daigné me faire don de ces qualités d'intelligence, de sentiment, de parole, si, les jours de sabbat, il m'appelait à la synagogue d'abord pour y être instruit moi-même, ensuite pour enseigner sa Loi et témoigner de lui, c'est qu'il a voulu me préparer à une plus importante carrière que celle de charpentier. Et maintenant que j'ai acquis l'âge de la maturité, mon Seigneur et Maître m'ordonne de vous quitter, toi, ma bonne mère, vous, mes frères et sœur —

(*Des frères veulent parler. Mais d'un signe Marie les fait taire. Puis,*)

MARIE. — Tu veux quitter pour toujours ta maison paternelle où tu as passé toute ta vie?

JESUS. — Oui, je peux la quitter sans inquiétude. Car Lévi, à présent, connaît tout à fait son métier. Il gagnera sa subsistance et avec ses frères et sa sœur pourvoira facilement à la tienne.

LEVI, qui est un avare. — Et toi tu n'y contribueras plus, te dérobant à ton devoir de fils?

JESUS, le regarde un moment. Puis, avec calme. — Je ne pourrai pas y contribuer, Lévi. Car dans la mission à laquelle je suis appelé je serai le plus pauvre des pauvres. Les renards ont des tanières

et les oiseaux du ciel ont des nids. Jésus n'aura pas où s'abriter et se reposer. (1)

(*Ils veulent parler encore à plusieurs. Mais*)

MARIE, de nouveau, les arrête. — Mais quelle est cette mission?

JESUS. — Allons, tu as très bien compris, mère. Je m'en vais de bourgade en bourgade, de ville en ville, jusqu'à Jérusalem. Je vais annoncer la bonne nouvelle du royaume des cieux qui est proche, mais où ne peuvent entrer que ceux qui s'amendent, qui, vraiment, pratiquent l'amour de Dieu et l'amour de leur prochain.

JOSEPH. — Tu dis avec raison que, dans ce métier, tu ne gagneras rien. Tu n'y amasseras pas deux deniers. Mais alors tu seras malheureux comme les pierres. Tu mourras de faim. Voilà une carrière peu encourageante.

LEVI. — Il vaut encore mieux rester charpentier.

JOSEPH. — Ou charron.

SAMUEL. — Ou forgeron.

LEVI. — Et c'est pour en arriver là que tu allais tant rêver sur les hauteurs. Si au moins tu te faisais payer tes enseignements et ta « bonne parole » —

JESUS. — La parole divine ne se vend pas. D'ailleurs je n'ai pas de crainte. Les oiseaux de

(1) Mathieu VIII. 20.

l'air ne sèment ni ne moissonnent ni n'amassent rien dans les greniers, et leur Créateur les nourrit. (1) Je ne serai point en peine en disant : Que mangerai-je? Que boirai-je? De quoi serai-je vêtu? (2) Mon Père céleste qui m'a chargé de cette mission et qui toujours veillera sur moi, sait que j'ai besoin de toutes ces choses. (3) Il me les donnera comme, dans le désert, il a envoyé les corbeaux à Elie pour lui porter le pain et la viande. (4)

JOSEPH, sceptique. — Tu n'es pas un Elie.

JESUS. — Pas encore. Je ne suis qu'au début de ma carrière. Et pourquoi ne serais-je pas un Elie? Le Seigneur a-t-il choisi les prophètes autrement qu'il ne l'a fait pour moi!

SARAH. — C'est vrai. David qui devint roi-prophète, ne fut d'abord qu'un berger.

JESUS. — Et un berger vaut-il mieux qu'un charpentier? Elie lui-même ne fut-il pas un simple habitant de Galaad, comme je le suis de Nazareth!

(*Un silence. Les frères restent sceptiques et froids.*)

JESUS, avec amertume. — Mais nul n'est

---

(1) Mathieu VI, 26.

(2) Mathieu VI, 31.

(3) Mathieu VI, 32.

(4) 1 Rois XVII, 6.

prophète dans son pays et dans sa maison. (1)

JOSEPH. — Va, montre-toi. (2) Prêche la parole de Dieu en Galilée, en Pérée, en Judée. Nous verrons si, comme Elie, Elisée, Daniel tu fais des miracles et si c'est Dieu qui t'envoie.

MARIE. — Tu dis que tu es arrivé à l'âge de maturité, et tu as à peine trente ans. Tu es trop jeune pour accomplir cette tâche.

JESUS. — A l'Eternel qui l'établit prophète, Jérémie répondit : « Ah, Seigneur! Je ne sais pas parler. Je suis trop jeune ». Mais le Seigneur lui répondit : Ne dis point : Je suis trop jeune. Car tu iras partout où je t'enverrai et tu diras tout ce que je te commanderai. (3)

(*Un temps.*)

MARIE. — Et tu nous quittes tous, ta mère, et tes frères et sœur? Et nous ne te verrons plus?

JESUS. — Suivez-moi, vous me verrez toujours. (*Ils se regardent mutuellement, les hommes et les femmes.*) Et je ne vous quitterai pas.

(*Un grand silence.*)

Vous voyez bien que j'avais raison de dire : Nul n'est prophète dans sa famille. — Et s'il en est ainsi chez les miens, comment les Nazaréens

(1) Mathieu XIII 57 — Marc VI, 4 — Jean IV, 44 — Voir aussi Jean VII, 5 : Car ses frères mêmes ne croyaient pas en lui.

(2) Jean VII, 4.

(3 Jérémie I, 5-7.

auraient-ils foi en ma mission? Ils voient tous les jours ma mère, mes frères et sœur qui ne croient pas en moi. Alors vous le voyez bien : Il faut que je quitte cette ville où j'ai vécu jusqu'à présent.

SAMUEL. — Mais ne peux-tu pas renoncer à cette idée —?

JOSEPH. — A cette carrière aventureuse, dangereuse?

LEVI. — N'es-tu pas heureux ici? Jamais rien ne t'y a manqué. Tu travailles et tu te promènes quand il te plaît. Tu —

JESUS, qui, pour ne pas le suivre sur ce terrain glissant, l'interrompt vivement. — Non, je ne puis rester ici. Le Seigneur m'appelle et je dois —

JOSEPH, comme Jésus, avec la même vivacité. — Es-tu bien certain que c'est la voix de Dieu que tu as entendue?

JESUS. — Aussi certain que je le suis d'entendre maintenant les vôtres. Et les vôtres, êtes-vous sûrs que ce ne sont pas les voix des démons qui, par votre bouche, me tentent et veulent me retenir?

LES TROIS FRERES. — Des démons: Des démons!

JOSEPH. — La mienne est la voix de la prudence, du bon conseil.

SAMUEL. — Celle de nous tous.

JESUS. — Je vous l'ai déjà dit l'autre jour : Si je dois souffrir pour que la Bonté, la Lumière

des Cieux règnent autour de moi, je souffrirai volontiers, fût-ce la mort.

MARIE, terrifiée. — Oh! On pourrait te tuer parce que tu enseignes la bonté!

SAMUEL. — Si on ne le tue pas, on le persécutera. Car la Bonté gêne les canailles —

JOSEPH. — Et les fanatiques et les égoïstes. Oui, mon frère, tu souffriras. Déjà ici à Nazareth, tu as des ennemis : Les Pharisiens, les Scribes et Docteurs devant lesquels tu n'es pas assez prudent et ne caches pas assez tes pensées —

LEVI. — Et qui te tendent toutes sortes de pièges.

SARAH. — Il sait leur répondre.

JESUS. — Oui, ces pièges je sais les éviter. Mes pensées, je ne peux pas les leur cacher. Ils interprètent faussement la Loi de Moïse et ainsi trompent le peuple. Le Seigneur m'envoie pour rétablir, pour enseigner la Vérité, qui, un autre Soleil, doit rayonner partout. Si je quitte Nazareth, c'est principalement, je vous l'ai déjà dit, parce que je dois exercer ma mission sur une plus grande étendue. Mon Père divin m'a ordonné : Dorénavant tu ne vivras plus que pour l'œuvre dont je t'ai chargé. Les liens qui jusqu'à présent te rattachaient à cette terre, l'amour pour ta mère, l'affection pour tes frères et sœur, ces liens, tu ne

les déchireras pas, loin de là, (1) mais ce ne sont pas ces sentiments qui te guideront sur ta nouvelle route. — (*Ils veulent l'interrompre.*) Laissez-moi continuer et (*en appuyant*) comprenez-moi. Mon Seigneur et Maître m'a dit encore : Les nouveaux liens que tu voulais nouer, ceux du mariage, qui auraient fait le bonheur d'un autre homme, ils te sont refusés —

TOUS, vite, l'un après l'autre. — Comment? — Tu ne te marieras pas! — Tu romps avec Myriam! — Oh!

SARAH. — L'infortunée!

JESUS. — Mon Père qui est aux Cieux m'a dit : Tu aimeras tous les hommes, car ils sont tous tes frères et sœurs, surtout les déshérités et les infirmes qui, trop souvent, chez les riches, les heureux de la terre, ne rencontrent qu'indifférence, mépris, abandon. Tu te donneras tout entier à l'Humanité inquiète et tourmentée et qui erre dans les ténèbres. Tu la conduiras vers la Lumière, ma

---

(1) Plus tard Jésus sera beaucoup plus exigeant. Il dira : Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas son père et sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple. Luc XIV, 26. (Il est vrai que des savants exégètes prétendent que ces paroles seraient une interpolation et n'auraient pas été prononcées par Jésus. — Des théologiens catholiques disent : Haïr, ici, signifie renoncer à, se détacher de).

Jésus dira encore : Qui est ma mère et qui sont mes frères? Quiconque fera la volonté de mon Père qui est aux Cieux, c'est celui-là qui est mon frère et ma sœur et ma mère! — Mathieu XII, 48-50.

Lumière qui est faite des chauds et doux et bienfaisants rayons de la Bonté, de la Pitié. Car je suis le Dieu de la Bonté, de l'Amour infini, de l'intarissable Miséricorde, et je donne aux Humains qui t'écoutent, la consolation, la paix de leurs âmes sur cette terre et, quand ils sont morts, une félicité sans fin dans mon royaume céleste.

(*Un silence.*)

JOSEPH. — Tu dis, et d'autres l'ont affirmé avant toi, que Dieu est l'Amour et la Pitié, et pourtant des malheureux, il y en a toujours, et il y en aura toujours.

JESUS. — Que les malheureux croient en ma parole et en l'immense Bonté de notre Père céleste, qu'ils l'aiment par-dessus tout et observent tous ses commandements, en vérité, je vous le dis : il les exaucera, les soulagera, les guérira. — Quant à moi, je travaillerai jusqu'à mon dernier souffle, pour qu'il n'y ait plus de malheureux. Cette mission sublime —

MARIE. — Divine —

JESUS. — N'est-elle pas mille fois plus belle que la vie que je mènerais ici jusqu'à la fin de mes jours!

JOSEPH. — Un très beau rêve, mais un rêve —

JESUS. — Que je réaliserai. J'ai déjà commencé. J'ai guéri la femme Balem — j'ai —

SAMUEL, l'interrompt. — Alors tu abandon-

nerais ton amie aussi? Pourtant tu viens d'avoir encore un entretien avec elle sur la montagne.

JESUS. — J'ai pris ma décision après qu'elle m'eut quitté. J'ai réfléchi alors longuement en écoutant la voix de mon âme et celle de mon Maître divin. — Et maintenant tout est décidé irrévocablement, et je vais en parler à Myriam.

(*On entend sonner un trombone.*)

SARAH. — Ecoutez! Le premier appel pour la fête.

JESUS, aux femmes et à Joseph. — Et vous y allez maintenant?

MARIE. — C'est l'heure.

JOSEPH prend sur l'établi sa flûte qu'il y avait déposée.

JESUS. — Tu y vas aussi, Samuel? — Et toi, Lévi?

SAMUEL. — Oui.

LEVI. — Evidemment.

JESUS. — Je vous demande, à toi, mère, comme à mes frères et sœur, de ne pas encore révéler aujourd'hui à personne mon prochain départ. Il faut d'abord que j'aie prévenu Myriam.

MARIE. — Vous avez compris, mes enfants. Attendons pour en parler aux gens que votre frère nous en donne la liberté.

SARAH. — Voilà Myriam qui descend la rue avec sa mère.

JESUS. — Elle revient de chez son oncle. — Si je pouvais avoir un entretien avec elle maintenant —?

MARIE. — Je vais le leur dire.

JESUS. — Oui, fais cela. Je l'attends ici. Mais il faut qu'on nous laisse seuls.

JOSEPH, à Samuel et à Lévi. — Venez, mes frères. Sortons par la ruelle.

(*Les trois hommes sortent à droite.*)

MARIE, à Sarah. — Allons en même temps à la rencontre de Rachel.

SARAH, bas à sa mère. — Avant le départ de Jésus, faisons-lui en cachette une nouvelle robe.

MARIE. — J'ai eu la même pensée.

(*Elles sortent au fond.*)

SCENE VI

JESUS. (*Bientôt après*), MYRIAM

JESUS reste seul un moment et réfléchit. Puis. — Oui, il le faut! Il le faut! — Comment prendra-t-elle la chose? — O mon Dieu! Toi qui le veux ainsi, tu m'inspireras les paroles qu'il faut que je lui dise.

MYRIAM (*entre et va vivement vers Jésus. Lui ne court pas vers elle en étendant les bras comme il a fait tout à l'heure sur la montagne, mais avance*

seulement d'un pas, puis ne bouge plus et se tient debout, droit et grand, les mains liées dans le dos. — Quand elle le voit ainsi, son élan, à elle, est brisé et elle aussi s'arrête à quelques pas de lui.)

MYRIAM, passionnée. — Oh, qu'est-il arrivé, Jésus, depuis tantôt? Ta mère me dit tout bas, et avec une mine très sérieuse, que tu as pris une décision grave et que tu veux absolument me la confier le plus tôt possible? — Tu ne veux pas rompre avec moi?

JESUS, qui fait un grand effort pour rester ferme dans sa résolution et... calme. — Assieds-toi là, Myriam, et écoute-moi, écoute-moi bien.

MYRIAM. — Réponds-moi d'abord. — Tu veux rompre?

JESUS. — Il le faut. Voici pourquoi.

MYRIAM, dans un cri. — C'est donc vrai! — Ah —!

JESUS, doucement. — Myriam! — Si tu t'agites et si tu cries, je ne pourrai te le dire que difficilement. Je te prie donc de m'écouter en restant bien calme.

MYRIAM s'efforce de reprendre son sang-froid et s'assied. — Allons! Tu vois, je ne crie plus. Je — je t'écoute.

JESUS. — Tu as vu tantôt, quand cette femme éplorée est venue me parler, que le pouvoir m'a été donné de consoler les malheureux et de réveiller

leur foi. Toi-même tu m'as dit que si elle avait retrouvé son consolateur, son Dieu, c'était grâce à moi.

MYRIAM. — Oui, j'ai dit cela. Je ne puis le nier. Mais je ne vois pas —

JESUS. — C'est que, depuis un certain temps, je m'aperçois que mon Père céleste me visite. Je le vois, je l'entends. Il me donne des marques de sa grâce, de son amour. Il m'inspire et me guide. Je ne peux pas en douter.

MYRIAM. — Oui, tu as reçu en partage une grande sagesse et une parole pleine d'autorité. Nous avons tous pu le voir, à la synagogue surtout.

JESUS. — Et aujourd'hui, à peine cette femme et toi m'aviez-vous quitté, que, demeuré seul sur la montagne, j'ai entendu la voix de mon Seigneur et Maître. Il m'a dit pourquoi il m'a envoyé cette femme et il m'a commandé de tout abandonner ici à Nazareth, mon métier et ma famille, de m'arracher à toi aussi —

MYRIAM, dans un nouveau cri. — Oh! — De t'arracher à moi? L'Eternel t'a ordonné cela?

JESUS. — Oui, l'Eternel.

MYRIAM. — Ce n'est pas possible!

JESUS. — C'est ainsi.

MYRIAM. — Mais pourquoi? Pourquoi aurait-il fait cela? Peut-il être un Dieu cruel, et cruel à ce point? Il a créé la femme pour qu'elle soit la

compagne de l'homme et (*avec force*) il admettait si longtemps que nous nous aimions.

JESUS. — Il m'a ordonné de m'arracher à toi pour que je remplisse la mission, la grande mission qu'il m'a confiée.

MYRIAM. — Il t'a confié une grande mission? Laquelle?

JESUS. — D'aller par tout le pays des Juifs, annoncer la divine parole d'Amour et de Bonté, de dire à tous qu'ils doivent s'amender, se purifier pour vivre saintement sur cette terre et ainsi se rendre dignes d'entrer dans le royaume des cieux qui est proche.

MYRIAM, dans un ravissement. — Oh, la belle, la sublime tâche! Je crois, Jésus, que Dieu t'a donné cet ordre. Et tu devais accepter. Puisque Lui, notre Maître suprême le veut, nous devons nous incliner.

JESUS. — Ah! Tu le reconnais! Je savais que tu me comprendrais et que tu serais raisonnable.

MYRIAM. — Oui, mais il y a une chose que je ne comprends pas. Pourquoi partirais-tu seul de Nazareth? Pourquoi ta mère, tes frères et sœur et moi, ne pourrions-nous pas te suivre? Nous aussi nous voulons entendre la bonne nouvelle. Nous demandons que tu nous apprennes ce que nous devons faire pour nous purifier et mériter d'entrer dans le royaume des cieux qui bientôt arrivera.

JESUS. — Ma mère et mes frères et sœur pourraient venir avec moi. Ils ne veulent pas.

MYRIAM. — Oh!

JESUS. — J'en appellerai d'autres pour qu'ils deviennent mes disciples, qu'ils m'assistent dans mon œuvre. Car la moisson est grande et il faut des ouvriers. (1) Mais mes frères et ma sœur et ma mère ne croient pas ou pas assez en moi. Ils ne veulent pas me suivre.

MYRIAM. — Pas te suivre! — Est-ce vrai? — Comment se peut-il?

JESUS. — Nul n'est prophète dans sa maison.

MYRIAM. — Mais moi je crois en toi. Et tu le savais. Alors pourquoi veux-tu rompre avec ta Myriam? Pourquoi ne serais-je pas ta femme, comme pourtant tu me l'avais promis, comme tantôt encore je pouvais l'espérer quand, transporté d'amour, tu es accouru vers moi et que tu m'as prise dans tes bras? Pourquoi ne te suivrais-je pas, moi?

JESUS. — Parce que, encore une fois, Dieu le veut ainsi, Myriam. Les liens qui nous lient à lui, brisent, oui, brisent ceux qui nous rattachent à un être humain. D'autres femmes, peut-être, me suivront, jeunes ou âgées. Elles seront mes sœurs qui ne vivront plus que pour notre Père céleste, pour le servir et le magnifier —

---

(1) Mathieu IX, 37 — Luc X, 2.

MYRIAM, vivement. — Et moi alors? Moi qui —!

JESUS l'interrompt. Avec calme. — Toi, Myriam, tu es la seule femme qui ne peut pas m'accompagner.

MYRIAM, dans un nouveau cri. — Oh, ta Myriam, la seule qui —! Elle que tu prétendais aimer et qui t'aime plus que tout au monde, oui, plus que tout au monde, elle qui devait vivre avec toi jusqu'à sa mort ou la tienne! Elle serait la seule qui ne pourrait t'accompagner! qui jamais plus ne pourrait être auprès de toi!

JESUS, toujours calme. — Et crois-moi, ce sera pour moi un sacrifice aussi grand que pour toi.

MYRIAM. — Pour moi, en effet, il serait immense. Tout le reste de mes jours je m'en ressentirais. Il me tuerait. Car je t'ai donné, à toi, toute mon âme, toute ma vie. Je te l'ai dit tantôt: Tu étais le mur grand et fort contre lequel, faible vigne, je m'appuyais. Le mur tout à coup disparaît, et la vigne s'écroule et meurt. — Mais toi, insensible, tu es facilement arrivé à ce sacrifice, puisque, il n'y a pas deux heures, tu m'aimais encore. — Mais non! Ce n'est pas vrai! Tu ne m'as pas aimée! — Tu m'as — Tu m'as menti!

JESUS. — Oh, Myriam! Myriam! — Ne me

connais-tu pas mieux? Si j'étais un menteur, un hypocrite, serais-je digne de la confiance de Dieu qui voit le fond le plus intime de mon âme, puisque rien au monde ne lui est caché! — Oh, quelle horrible pensée a pu traverser ton esprit? Comme tu t'abuses sur mes sentiments! Avant que je me sois résigné à ce sacrifice, j'ai souffert autant que si j'allais mourir. Une fibre de mon âme est morte aujourd'hui. J'ai dû l'étouffer, la tuer. Mais elle n'est pas morte sans répandre tout son sang. — Ah! je t'en prie! Je t'en supplie! Ne m'oblige pas à remuer davantage cette pensée. Je pourrais faiblir. Mais plutôt que d'en arriver là, je devrai me retirer. Car la volonté de Dieu ne peut être annulée, ni même ébranlée.

MYRIAM. — Mais Jésus, tu es dans l'erreur, j'en suis certaine, en croyant que Dieu exige ton renoncement au mariage. Pourquoi ne pourrais-je être ta femme et te suivre? Nos prêtres, dont la profession consiste à ne s'occuper que du culte, se marient et ils ont des enfants.

JESUS. — Tu oublies une chose, Myriam : La Loi de l'Eternel communiquée à son peuple par Moïse, veut qu'il y ait toujours des prêtres en Israël. Dans ce but, Dieu a ordonné que les ministres de l'autel forment une tribu à part, qu'ils se perpétuent et se transmettent le service du Temple, de père en fils.

MYRIAM. — Alors pourquoi ne ferais-tu pas comme nos prêtres et ne te marierais-tu pas?

JESUS. — Parce que l'œuvre à laquelle je suis appelé, n'est pas un simple service de prêtre dans le Temple. Elle est bien plus grande, plus sévère, plus difficile. Comme je te l'ai dit tout à l'heure, je dois mener une vie errante. Je ne pourrai me fixer nulle part, ni exercer aucun métier. Je vivrai des dons qu'on me fera, de l'hospitalité qu'on voudra bien m'accorder. Dans ces conditions, moi qui n'aurai pas où reposer ma tête, comment pourrais-je t'épouser, te prendre partout avec moi, toi et les enfants, nombreux peut-être, qui nous viendraient? Eux, et toi et moi, nous mourrions sur les chemins.

MYRIAM. — Mais Jésus, le Créateur nourrit les plantes et les bêtes, ne veillera-t-il pas aussi à ce que nous trouvions notre subsistance, toi... et ta femme... et nos frêles et tendres petits? (*Tous deux sont profondément émus.*) N'y veillera-t-il pas d'autant plus que tu te mets complètement à son service?

JESUS qui, à ces mots, se ressaisit et se domine. — Mais, si je t'épousais, je ne pourrais pas complètement être à son service. La religion du Peuple de Dieu, les Scribes et les Pharisiens l'ont faussée, desséchée, enlaidie. Le Seigneur m'a chargé de la rétablir, de lui rendre son vrai sens, sa beauté, sa

vie. Je dois enseigner aux hommes ce qu'ils ne savent plus et qui importe avant tout. Je dois leur apprendre comment il faut qu'ils vivent pour qu'ils soient les enfants de leur Père céleste et que, déjà ici-bas, ils portent dans leur cœur le royaume des cieux. Le Seigneur veut que je me voue exclusivement à cette sublime tâche. Alors je ne peux pas aussi me donner à la vie de famille. Nous ne pouvons pas demander à Dieu de nous accorder les grands plaisirs de ce monde, ceux de l'amour. Du reste, leurs inséparables compagnons seraient les soucis que nous aurions au sujet de notre existence, de l'éducation de nos enfants, de leur santé, de la nôtre.

MYRIAM. — Plutôt tous ces soucis que de vivre et de languir loin de toi.

JESUS. — Tu ne saisis pas encore, Myriam. Allons! Réfléchis! D'une part, la recherche des jouissances du mariage dont nous ne pourrions nous passer, d'autre part mes inquiétudes de père de famille trop souvent me détourneraient d'une œuvre qui me réclame tout entier, corps et âme. Car si j'avais femme et enfants et si je voulais m'en occuper, comme ce serait mon devoir, inévitablement je remplirais mal ma tâche de prophète. Mon esprit et mon cœur ne s'élèveraient pas à la hauteur de ma mission. Celle-ci échouerait — et le Tout-Puissant me punirait de l'avoir si mal servi.

MYRIAM. — Oh, tu crois que c'est tout cela qui arriverait?

JESUS, avec force. — J'en suis certain, Myriam. Et dans cette punition toi et les enfants, vous seriez entraînés.

MYRIAM frissonne. — Mais ce serait atroce!

JESUS, doucement, mais sans lui donner la main, sans même s'approcher d'elle. — Tu vois, nous devons renoncer à... l'affection que nous avions l'un pour l'autre et nous sacrifier, moi aussi bien que toi. Notre mérite devant Dieu sera d'autant plus grand. — D'ailleurs la blessure de ton âme, avec le temps, guérira. Tu pourras tout de même te marier, être heureuse —

MYRIAM a un rire d'une ironie amère.

JESUS. — Oui, heureuse. Moi je dois renoncer, pour toujours à la grande joie que Dieu donne aux autres hommes. Je ne pourrai plus vivre que pour ma mission sacrée.

MYRIAM. — Tu m'as dit que d'autres femmes, probablement, te suivraient. Si une de celles-là te —

JESUS l'interrompt vivement. — Sois sans crainte. Ces... personnes seront mes disciples, et rien d'autre. La femme, pour moi, à tout jamais est morte.

(*Un grand silence. Puis :*)

MYRIAM. — Tu m'as convaincue et j'ad-

mets que je ne peux pas t'accompagner en étant ta femme —

JESUS. — Ah! Dieu t'a éclairée!

MYRIAM. — Je ne te suivrai pas non plus non mariée. D'abord tu trouves que je ne dois pas le faire —

JESUS. — Et tu comprendras. A te voir toujours auprès de moi, je serais saisi, malgré toute ma volonté, par des désirs violents contre lesquels mon âme doit absolument rester trempée —

MYRIAM. — Oui, et moi aussi je souffrirais, au plus profond de mon être, de voir continuellement devant moi celui qui est toute ma vie et auquel j'ai dû renoncer. Je serais exposée aux mêmes tentations. De plus, ne pouvant les cacher, je le ferais souffrir malgré moi. Je deviendrais pour lui un obstacle. Car je le troublerais dans sa grande tâche pour laquelle il aura besoin de tout son calme, de toute sa sérénité, de toute sa force.

JESUS, profondément touché par la magnanimité de cette simple femme, doit faire un immense effort pour ne pas prendre la main de Myriam et la porter, avec la plus grande ferveur, à ses lèvres. Cachant son trouble et se rappelant sa mission, il ne peut que répéter les derniers mots de la jeune fille. — Oui, Myriam, j'aurai besoin de toute ma sérénité, de toute ma force.

MYRIAM. — Mais je ne me marierai pas non

plus. Je vivrai, toujours loin de toi, toujours avec ton image.

(*Elle le regarde. C'est le moment décisif et fatal où ils vont se quitter. Lui reste sans bouger, les yeux déjà dans les lointains. — Un temps. — Elle aurait voulu lui donner la main, mais le voyant ainsi tout changé, tout froid, tout distant, lui qui, auparavant, était doux, tendre, aimant, empressé, elle ne se rapproche pas de lui, au contraire, elle va pour sortir. Cependant, d'une voix faible :*)

— Adieu, Jésus! — Adieu!

JESUS, sortant de son rêve. — Adieu, Myriam!

(*Il n'a pu s'empêcher de mettre dans ces deux mots tout le radieux amour auquel il doit renoncer et qu'il lui dit une dernière fois. Elle va s'écrouler, mais parvient à s'appuyer contre le mur, dans un effort surhumain se ressaisit, quitte la maison et... referme la porte. —*

Lui, seul maintenant, tombe sur un siège, reste un moment pensif, et, tout à coup, se met à pleurer.

Un temps.

On frappe à la porte. Il se lève, essuie ses larmes, se redresse de toute sa grandeur, puis ouvre.

Un homme paraît. Jésus le laisse entrer.)

——

SCENE VII

JESUS, L'HOMME

L'HOMME. — Jésus, fils de Joseph —

JESUS. — C'est moi.

L'HOMME. — J'ai appris que tu as sauvé de la folie et du suicide la femme Balem. Je l'ai raconté à ma fille qui est très malade et qui va mourir. Elle aussi t'a entendu plusieurs fois et t'a écouté dans la synagogue. Elle te fait dire que si tu viens auprès d'elle et si elle peut seulement toucher le bord de ton vêtement, elle guérira.

JESUS. — J'y vais.

(*Ils sortent.*)

FIN

— LIBRAIRIE THEATRALE SPELTENS FRERES —
95, rue du Midi — Bruxelles

THÉATRE DE PIERRE BOURG

TOME V

" BLANCHE-NEIGE "

— PRIX : 8 FRANCS —



Les deux premières éditions de **Blanche-Neige** sont inscrites par le Gouvernement belge au catalogue des livres à donner en prix et à placer dans les bibliothèques des élèves des établissements officiels d'enseignement moyen.

Quelques Opinions de la Presse :

L'ECHO DE LA DENDRE (Ath-Lessines, 22 décembre 1934) :

Le dramaturge Pierre Bourg est tenace dans sa lutte. Le voilà arrivé à son cinquième tome contenant sa septième pièce.

Les précédentes ? « **Beethoven ou L'Héroïque** », un épisode délicat de la vie sentimentale du grand musicien; « **La Conquête du Bonheur** », la course aux places, la lutte toute actuelle d'un prolétaire intellectuel; « **La Vindicte** », l'adultère; « **La Chaîne** », le conflit

entre la mère et la fille nubile; « **Dans les Fleurs** », une comédie musicale; « **Cimes et Abîmes** », drame historique traitant de la rivalité entre les papes et les princes avec les vagues successives de la gloire et de l'effondrement.

Sa nouvelle pièce « **Blanche-Neige** » est un conte mis au théâtre d'après une légende du début du moyen âge.

Blanche-Neige est la fille du roi de Séquanée. Sa mère est morte et le roi son père s'est remarié. Mais sa seconde épouse veut être la plus belle femme du pays. Aussi hait-elle si fort la jolie enfant aux cheveux d'ébène qu'elle tente de la faire tuer par un garde-chasse. Au moment d'exécuter son forfait, celui-ci pris de pitié la laisse fuir, sous la promesse qu'elle ne reviendra plus jamais au château. C'est ici qu'apparaissent six nains qui la recueillent et que vous verrez évoluer d'une façon bien charmante... Cependant les aventures de Blanche-Neige ne sont pas terminées. Elle frôle la mort plusieurs fois encore. Mais les nains et d'autres personnages veillent sur la belle enfant.

La pièce est alerte et d'un intérêt soutenu. Elle fait penser à certains dessins animés de Walt Disney, notamment « Au Pays des Fées »... Elle plaira aux petits et aux grands.

L'ETOILE BELGE (31 décembre 1934) :

Blanche-Neige ! Ce nom seul nous rappelle notre prime jeunesse et le temps heureux où nous ne nous lassions pas d'écouter l'histoire de cette petite princesse belle comme le jour et que la reine Yolande voulut faire assassiner au fond des forêts par un garde-chasse parce qu'elle était trop jolie et que sa grâce lui portait ombrage.

M. Pierre Bourg a eu l'heureuse idée d'adapter à la

scène ce récit merveilleux qui enrichira d'une œuvre charmante le répertoire du théâtre réservé aux enfants. Le dialogue, dans sa simplicité naïve, conserve toute la fraîcheur du texte original. Et ce n'est pas la moindre qualité de cette œuvre que d'avoir su nous restituer, en dépit des exigences du théâtre et de la clarté de l'exposé, cette atmosphère mystérieuse qui fait le charme et l'émotion des contes de fées. Il est bon que les poètes songent parfois aux enfants. Ils savent bien mieux que les hommes, à qui le monde des rêves est fermé, les comprendre et se faire entendre d'eux.

C'est pourquoi nous souhaitons que la pièce de M. Pierre Bourg soit bientôt jouée. Et si nous sommes persuadés qu'elle amusera ceux auxquels elle est destinée, nous avons aussi toutes les raisons de croire que les spectateurs d'un autre âge, tout comme le fabuliste pour « **Peau d'Ane** » y prendront un plaisir extrême.

Sam.

L'AVENIR DU TOURNAISIS (6 janvier 1935) :

M. Pierre Bourg consacre le tome V de son théâtre à un conte en 3 actes et 16 tableaux paré du titre : «**Blanche-Neige**». Ne cherchons pas à raconter comment la jolie petite princesse échappe à la haine implacable de la reine, sa belle-mère. Ce sont là les miracles qu'on ne rencontre que dans les contes de fées et que M. Bourg renouvelle sans recherche. Son réel mérite réside d'ailleurs moins dans les artifices de son imagination que dans la réalisation scénique de cette simple et touchante histoire. Les tableaux se succèdent avec vivacité et le dialogue est mené avec animation. Le séjour de Blanche-Neige chez les nains me paraît notamment avoir suggéré à l'auteur des scènes toutes de fraîcheur et de poésie et peut-être le théâtre leur offrirait-il une

saveur tout à fait séduisante s'il ne fallait craindre que la succession de ces 16 tableaux très brefs et où l'action se déplace sans cesse, ne soit une source de difficultés quasi insurmontables. Mais l'œuvre est souriante pleine de sentiment et les illustrations naïves de M. Roméo Dumoulin en ont rehaussé l'attrait.

W. Ravez.

LE MERCURE DE FRANCE (15 janvier 1935) :

M. Pierre Bourg, aux Editions de la Phalange, Bruxelles, publie le tome V de son théâtre, **Blanche-Neige**, une aimable féerie où de bons kobolds préservent une jolie princesse des embûches d'une odieuse belle-mère.

Ed. Ewbank.

LES CAHIERS LUXEMBOURGEOIS (15 févr. 1935):

...Pierre Bourg montre une activité dramatique aussi variée qu'heureuse. Cet auteur est un dramaturge fort adroit et vous ne sauriez croire quels effets il réussit à faire sortir de l'arrangement scénique du vieux conte populaire de **Blanche-Neige** (Schneewittchen). C'est très bien fait, simple comme il sied à des sujets de ce genre et destinés à être joués par la jeunesse. Avis aux régisseurs du théâtre des jeunes. N. R.

LE MESSAGER DE BRUXELLES (9 mars 1935) :

Théâtre de Pierre Bourg, Bruxelles. — Les pièces de cet écrivain dramatique ont déjà connu maints succès à Bruxelles et en province. On y trouve des idées élevées, une étude fouillée du caractère des personnages, des scènes vivantes, alertes et bien conduites. M. Pierre Bourg a le sens du théâtre et il emploie une langue simple et naturelle. J. J. Van Dooren.

LE PEUPLE (17 novembre 1935) :

Pierre Bourg à qui nous devons déjà quelques pièces de théâtre de genres différents, vient de publier **Blanche-Neige,** un conte populaire adapté à la scène. C'est là une œuvre précieuse qui nous fait vivre les aventures d'une ravissante princesse, d'une belle-mère jalouse, de six nains malicieux et bons et d'un prince charmant entre tous.

Le grand mérite de Pierre Bourg est d'avoir su faire évoluer tout ce monde avec une simplicité et un naturel charmants qui ne manquent pourtant pas de profondeur.

Il faut de plus louer l'auteur pour l'idée même de mettre au théâtre un conte de fée en conservant toute la poésie naïve de ce genre; il a créé ainsi une œuvre typique qui plaira à tous, grands et petits, et à laquelle nous prédisons un légitime succès.

V.

NOUVELLES MEDICALES ILLUSTREES (1935, nº 21) :

Si **Blanche-Neige,** conte en 3 actes de Pierre Bourg, a retenu notre attention, peut-être la raison en est-elle que la légende éveille en nous ces dons d'enfance, prompts à s'émouvoir devant le merveilleux ? Je ne sais, mais le mérite certain de M. Pierre Bourg est d'avoir porté à la scène ce vieux conte sans qu'il y perde rien de sa fraîcheur ni de sa pureté.

L'auteur mérite qu'on lui fasse confiance. Après les pièces qu'il donna déjà au théâtre et parmi lesquelles nous rappellerons : « Beethoven », « Conquête du Bonheur», «La Chaîne», «La Vindicte», «Dans les Fleurs».

R. S.

Imprimerie Henri KUMPS
Rue Keyenveld, 81, Ixelles

—

(Imprimé en Belgique)

Imprimerie Henri
Rue Keyenveld, 81

—

(Imprimé en Belg

